

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N^o 30, Vol. II. — SAMEDI 23 SEPTEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Manœuvres et Fête militaire à Saumur. Gravure. — **De l'autre côté de l'eau.** Souvenirs d'une promenade. (Suite.) — **Quelques réflexions sur l'apprentissage.** — **Séjour de la reine d'Angleterre au château d'Eu.** *Entrée de la reine Victoria dans la cour du château d'Eu; Repos royal dans la forêt; Pavillon Montpensier.* — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** 1^{re} représentation de Lambert Simnel. *Une Scène du deuxième acte; Partir de Monpau.* — **Explosion de gaz à Londres.** Moyen de prévenir de semblables accidents. Gravure. — **Fête de Saint-Louis à Tunis.** Gravure. — **Fêtes des environs de Paris.** Saint-Cloud. *Un Mirtilon, dessin allégorique par J.-A. Grandville; La Terrasse de Huguenot; les Grandes Eaux de Saint-Cloud; le Retour de Saint-Cloud.* — **Romanesques contemporains.** Dickens. Arrivée à New-York. (Suite.) — **Margherita Pastorelli.** Chapitre VIII, les Desastres. *Huit Gravures.* — **Annales.** — **Ameublements en cuir.** *Cinq Gravures.* — **Échecs.** — **Rébus.**

Manœuvres et Fête militaire

A SAUMUR.

Les fêtes se succèdent, cette année, avec une telle rapidité, que le zèle le plus actif parvient à grand-peine à les suivre. Obligés de faire un choix parmi celles qui ont eu lieu

dans les départements au passage des princes, il en est plusieurs que nous avons dû négliger d'illustrer, parce qu'elles n'avaient point un caractère d'intérêt ou d'utilité assez général. Il eût, au contraire, dans notre plan et de notre devoir de chercher à conserver le souvenir de celles qui ont été des occasions de cérémonies vraiment nationales, soit qu'elles aient exprimé un sentiment de pitié pour les grands hommes, par exemple les inaugurations de statues, soit qu'elles aient permis de déployer l'art, l'industrie, ou de faire ressortir la physionomie particulière de quelques-unes des principales villes du pays, par exemple les régates, les camps de manœuvres, etc.

C'est à ce dernier titre que le carrousel de Saumur devait trouver place dans nos colonnes, et l'abondance des matières en a seule retardé jusqu'ici la publication.

L'itinéraire du duc de Nemours, publié d'avance, avait appris à la ville de Saumur que le prince arriverait dans ses murs le 8 août, et qu'il y séjournerait jusqu'au 11.

Le 9, de sept à dix heures du matin, le prince visita les bâtiments de l'École, quartiers, écuries, manèges, haras, etc. A trois heures, le carrousel devait avoir lieu; depuis plusieurs heures déjà, les curieux remplassaient le Champ-de-Mars; les tentes préparées pour les spectateurs invités, les débouchées des rues qui donnent sur le Charbonnet, la levée qui borde la Loire, les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons voisines, tout était rempli par la foule.

Les tambours et les trompettes annoncèrent enfin l'arrivée du duc et de la duchesse de Nemours, qui prirent place dans

une loge réservée. Immédiatement après, on fit traverser la carrière par les plus belles juments du haras, puis par un cheval indompté, le *Caracoum*, et par le bel et docile *Othom*.

Cinquante officiers, montés sur les magnifiques chevaux du manège, revêtus de riches et élégants uniformes, parurent ensuite. Ils passèrent d'abord devant la princesse, la saluèrent de leurs armes, et exécutèrent, aux trois allures, avec une grâce et une adresse remarquables, tous les exercices de l'équitation: voltes, courbettes, ballottades, cabrioles, etc., puis le saut de la carrière. En ce moment, deux trompettes parurent à chaque extrémité du Champ-de-Mars; à leur signal apparurent deux escadrons, l'un de lanciers et l'autre de chasseurs; ils se formèrent en bataille, puis exécutèrent diverses manœuvres et plusieurs charges avec une précision qui ne laissa rien à désirer. Ils se reformèrent aux extrémités du Champ-de-Mars, et les cinquante officiers, qui avaient fait repos, se mirent en mouvement et commencèrent le carrousel.

Le carrousel est une sorte de ballet où les chevaux remplacent les danseurs. Les figures qui le composent sont exécutées au son des instruments et avec une sorte de cadence. Les cavaliers qui l'exécutent sont divisés en deux troupes et par quadrilles. On commence par les exercices de la lance, au pas, au trot et au galop. On fait ensuite le manège du dard. En exécutant ces mouvements d'armes, on décrit les diverses figures du carrousel, qui sont: les doublements dans la longueur et dans la largeur de la carrière, les changements de main, la serpentine, la demi-volte, les doublements par



Le Carrousel de l'École de Saumur — 9 août.

qu'elle, le cercle et la spirale; on fait ensuite la course de la bague, celle des têtes et celle du "ard. Tous ces mouvements ont été exécutés par les officiers de Saumur avec un aplomb et une habileté qui ont dû satisfaire les princes et les spectateurs. Après le carrousel il y eut une mêlée autour de l'écluse. C'est une scène qui se représente souvent à la guerre après les charges de cavalerie.

Après quelques instants de repos, remplis par une distribution de croix d'honneur, le 65^e régiment de ligne, une batterie d'artillerie et la cavalerie se mirent en mouvement et exécutèrent des manœuvres de guerre, des attaques de tranchées et des charges de cavalerie sur des carrés d'infanterie. Le défilé eut lieu enfin, et les troupes rentrèrent dans leurs quartiers sans avoir aucun accident à déplorer. Après le dîner, un feu d'artifice eut lieu en face de l'hôtel du Belvédère. Le bonnet représentait la brèche et l'explosion à l'assaut de Constantin.

La journée du 10 fut consacrée à des travaux plus paisibles, à des visites d'établissements publics. Le 11 au matin, le duc et la duchesse de Nemours quittèrent Saumur.



De l'autre côté de l'eau.

SOUVENIRS D'UNE PIROMANIE.

(Suite. — Voir tome II, pages 6 et 18.)

LE MARTYR.

Rapprochez ces dates, et vous verrez qu'il faut détruire tout ce qui existe aujourd'hui pour recomposer le décor de la terrible scène qui se joua le 29 décembre 1170 dans l'enceinte de l'église de Cantorbéry, à l'entrée du chœur, dans le transept ou nord (*the Martyrdom*).

C'est la une grande déception pour le touriste. Aussi, quand la bonne vieille sacristine qui nous promenait dans le vaste édifice nous eut conduits sur le lieu même où périt, nous dit-elle, Thomas Becket, — je me mis en frais d'imagination, distribuant de mon mieux les entrées et les sorties d'après le souvenir de nos lectures récentes, les indications de la *Vie Quadrupartite*, et l'habile narratif du docteur Lingard, si dramatiquement reproduit par M. Amédée Thierry.

Les meurtriers, me disais-je, étaient sans doute cachés dans le cloître, ou dans un de ces couloirs étroits et sombres qui débouchent sur la chapelle de Saint-Benoît. Serres l'un contre l'autre, la dague et l'épée au poing, ils attendaient leur vénérable victime.

« L'archevêque, ayant traversé la nef, était sur la troisième ou quatrième marche de l'escalier qui conduit à l'Aile du nord, se dirigeant vers le Chœur, lorsque les quatre hommes qui avaient résolu sa mort s'élançèrent par la porte du cloître dans la très-sainte église, tenant dans leurs mains des épées nues. Celui qui marchait en avant s'écria d'une voix forte : *Où est le traître? où est le traître? où est l'archevêque?* — Sur ce dernier mot, il tourne la tête, et, descendant les degrés qu'il venait de monter, il dit : *Ancien traître n'est par ici, mais si fait bien l'archevêque!* Me voici, que voulez-vous? — Et à l'instant même ils le frappèrent de leurs épées sur la tête, tandis qu'il tombait sur ses genoux, recommandant son âme au Seigneur; et, dans la même minute, il fut étendu mort au pied de l'autel de Saint-Benoît (1). »

Mais, en jetant les yeux sur le *Handbook* de Sumner, quel ne fut pas mon désappointement!

En 1174, nous l'avons dit, — quatre ans après le meurtre de Becket, — l'église fut incendiée. Le chœur actuel date de 1175; les transepts occidentaux, de 1579 seulement; le chœur, de 1184; la nef et la plus grande portion des cloîtres, de 1400, sous Henri IV.

Ainsi Thomas Becket avait traversé une nef qui n'existe plus, il montait un escalier dont il ne reste plus vestige; il était entouré des murs écroulés depuis lors et relabris. Ses assassins s'embusquèrent dans un cloître impossible à retrouver; ils ouvrirent une porte qui n'est point la porte actuelle; leurs cris ébranlèrent un autre cloître, leurs épées froissèrent un autre gruit. A quoi donc le souvenir peut-il se prendre?

Nous n'aimons pas dans lesquelques l'archevêque tomba et qu'il rougit de son sang.

« Ces dates, dit l'impitoyable *Handbook*, ont été enlevées en 1177 par le prieur de Peterborough, qui en a fait deux autels coeurs. »

Ainsi, voilà qui est clair et net. Il n'y a pas plus de raison, — logiquement parlant, — pour songer à Thomas Becket, quand on traverse le transept nord-ouest de la cathédrale qui porte son nom, que lorsqu'on se promène sur le bitume des boulevards, dans notre bonno ville de Paris.

Est-ce bien la peine d'aller au loin recueillir sur les lieux des impressions et des souvenirs?

(1) Traduction littérale de la relation du meurtre, donnée par John Bateley, d'après John Grandisson, évêque d'Exeter. Elle diffère de la version commune, et, plus simple, nous paraît plus vraisemblable.

INTERRUPTION.

« Hé quoi! s'écrie mon cousin de Ch., singulièrement scandale par cette conclusion maternelle, vous ne semez pas ému, en songeant à Léonidas, sur les rochers mêmes des Thermopyles? »

— Permettez, interrogatif parent. Sans aucun doute je ne saurais penser au dévouement des trois cents Spartiates, qu'une hevre patriotique ne circule aussitôt dans mes veines; — je me reproche alors volontiers mon apathie civique.

— Je suis même honteux, je l'avoue, de ne pas monter ma garde avec plus de zèle. — Mais les Thermopyles, c'est-à-dire trois ou quatre méchants blocs de pierre jaune, très-certainement modifiés de forme et d'aspect depuis deux mille trois cent vingt-trois ans qu'ils entendent le fameux *Urnas les grecs!* — les Thermopyles, quand bien même on trouverait moyen de les restaurer complètement, n'ajouteraient rien à ces pathétiques dispositions. En un mot, le lieu où s'est consumé un grand événement, le meuble que le hasard en rendit témoin, le vestige même qui le laisse après lui, — que ce soit une plume d'oe, comme celle qui servit à signer l'abdication de Fontainebleau; — un couteau de cuisine, comme celui de Jacques Clément; — une planche ou une pierre tachée de noir, comme celle qui reçut le sang du musicien David Rizzio ou celui de Monaldeschi; — toutes ces incidences purement matérielles n'augmentent en aucune façon, pour moi, la valeur morale d'une tragédie quelconque... et je crois...

- Misérable! tu n'es donc pas poète?
- Apparemment.
- Et tu oses l'avouer?
- Pourquoi donc pas?

Mon cousin cherche encore à ce pourquoi il parce que raisonnable.

LE DINER.

J'espère, — et c'est fatiguité pure de ma part, — que l'on n'a pas oublié le menu du dîner commandé à notre respectable aubergiste par mon compagnon de voyage.

Premier service, *roastbeef*; deuxième service, *stockfish*; troisième service, *new collage pudding*.

Master Robertson, quand nous entrâmes au *Star-Hotel*, nous précéda, de noir toujours plus habillé, dans la salle à manger du rez-de-chaussée.

Un subalterne, également en noir, également attentif, également obséquieux, marchant à l'arrière-garde, portait sous une cloche d'argent que nous enveloppâmes en grande hâte..... un magnifique quartier de mouton! — qui fut suivi d'une tranche de saumon bouilli! — puis d'un gâteau à la rhubarbe (*rhubarb pie*)!!!

Cette triple métamorphose s'était accomplie sans bruit, sans vaines excuses, sans tout le bavardage dont un hôtelier français ou italien n'aurait pas manqué de l'assaisonner. *Mine host* avait la figure serène, et calmé d'un homme qui a rempli ponctuellement tous ses devoirs. Au fait, n'avait-il pas écouté nos ordres avec la plus irréprochable déférence?

Toute réclamation expira sur nos lèvres à l'aspect de cette placide impassibilité! Le temps donné aux plaintes eût été perdu pour l'appétit. D'ailleurs, à l'exception du pâté pharmaceutique dont ta seul mon compagnon plus aguerri, le repas substitué n'avait rien que de très-tolérable.

DUNGEON, OU DANE JOHN HILL.

C'est le nom des promenades publiques de Cantorbéry. Elles occupent l'emplacement des anciens remparts, et forment comme une longue chaussée bordée de jolies mansardes et dominant les fossés maintenant plantés en jardins. Cette terrasse nous conduisit à un petit monticule gazonné, que surmonte un obélisque municipal parfaitement absurde, et destiné à perpétuer la mémoire d'un banquier (James Simmons), aux frais duquel la promenade et les plantations se sont faites.

Au lieu de perdre son temps à lire les inscriptions qui m'apprirent ce fait important, le voyageur avisé devra laisser aller son regard sur les riches paysages qui environnent Cantorbéry; puis il descendra sur les gazons des *Public Walks*, gazons peignés bien à l'encre et tondus au ciseau. Enfin, la nuit venant à tomber, il s'élancera, comme nous, sous l'allée sombre qui remène à la ville.

Cependant, — dit en rougir la morale Angleterre, — nous devons le prémunir contre les dangers de ce lieu charmant et mystérieux; on est choqué de trouver à ce parc de province, si paisible et si chaste au premier abord, les allures effrontées, le dévergondage atristant d'un trottoir de Londres ou de Paris.

LE STAGE COACH. — HERNE-BAY.

Le lendemain, après déjeuner, nous prîmes congé de notre hôte, dont l'habit noir et la politesse serienne ne se démentirent pas un seul instant, et je montai pour la première fois sur l'*outside* d'une de ces petites diligences proprettes, lestes et fringantes que mon compagnon m'avait fait admirer.

Le *stage coach* semble construit pour résoudre ce problème curieux: une voiture publique étant donnée, y faire entrer, qu'elle que soient ses dimensions, le moins de voyageurs possible. Nous étions quinze; quatre seulement d'entre nous avaient trouvé place dans l'intérieur. Le surplus s'était hissé tant bien que mal, — et, à vrai dire, plus mal que bien, — sur une foule de banquettes extérieures, ménagées avec un art infini. Figurez-vous une pelote roulante où l'on aurait piqué des bipèdes en guise d'épingles. Mes idées françaises étaient complètement bouleversées. Après avoir cru pendant vingt-neuf ans les voitures faites pour abriter les voyageurs, il me

fallait adopter la conviction, — fondée sur les usages d'un peuple renommé par ses *conforts*, — que les voyageurs sent, au contraire, destinés à servir d'enveloppe à la voiture, et à la protéger contre l'intempérie des saisons.

J'aurais certainement fait part de mes réflexions sur ce point délicat au *driver*, ou cocher, près duquel j'étais assis; mais j'avais cru m'apercevoir que pas un mot de son patois n'arrivait intelligible à mon oreille étonnée, et j'en conclus assez naturellement qu'il ne goûterait guère le sel de mes plaisanteries, rédigées dans l'idiome d'Addison et de Steele. Aussi gardai-je un profond silence, qui ne fit prendre pour un Anglais pur sang.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir de l'erreur flatteuse dont j'étais l'objet. Le *driver*, ayant à descendre pour je ne sais quelle même réparation, me jeta les rênes de l'attelage, sans plus me regarder qu'un duc et par ne regarda son groom en sautant à bas du tilbury laissé à la garde de ce dernier.

Or, j'avouerai sans hésiter que, très-différent de Néron à beaucoup d'autres égards, je ne excelle pas, comme l'excellent, à guider un char dans la carrière. J'ai plus l'habitude, — bien que cette franchise puisse me fermer l'accès du *Jockey-Club*; — je ne me crois pas en état de guider convenablement la plus inoffensive rosse qu'on ait jamais attachée au char à bancs le moins susceptible d'un mauvais procédé.

Jugez de ma profonde stupeur, quand je me vis investir tout à coup, sans avoir été consulté, de fonctions superlativement responsables, et chargé de quinze existences, dont la moindre n'est pas à mes yeux la moins intéressante.

Peut-être les chevaux partageraient-ils mon étonnement. En tout cas, ils se condamnèrent avec une magnanimité dont je ne puis m'empêcher de leur tenir compte. Ces nobles animaux n'abandonnèrent pas de leurs avantages, et feignirent de se croire néanmoins, ils donneront le temps à leur légitime directeur de remonter sur sa banquette. Le cher homme m'arracha les rênes avec autant de grâce qu'il en avait mis à me les confier; mais j'étais trop satisfait, au fond, de ce dernier geste, pour lui élever noise sur la brutalité de la forme.

Maintenant filiez avec moi, cher lecteur, sur un joli chemin encaissé de haies vives, un comme la main, sinueux comme un labyrinthe. La matinée était belle; le soleil, voilé de quelques nuages, ne nous envoyait de rayons que par moments et comme pour dorer ça et là la quelque village fleuri, qu'une pelouse enveloppée d'arbres, quelque ruisseau écumant sous les roues d'un moulin.

Seulement, sur ce chemin si bien entretenu, de trois en trois lieues, se hérissait le *turnpike*, la barrière fiscale, cette espèce de forteresse où l'impôt direct s'élevait pour détrousser les passants. Au bruit de nos roues, un homme ou un enfant sortant de sa tanière, et tendait la main pour recevoir le péage que le cocher y déposait sans s'arrêter, sans ralentir l'essor de la voiture, avec une dextérité que la grande habitude peut seule donner à l'homme qui paie.

Quand on a vu le *turnpike* et subi ses exigences tracassières, on comprend les exploits meurtriers de mistress Rebecca et de ses amiables filles.

Herne-Bay, où nous allions nous récréer pour arriver à Londres par la Tamise, est un petit bourg tout neuf composé d'une chapelle, d'un grand hôtel qui ferait honneur à une vieille capitale, et d'une longue jetée (*pier*) au bout de laquelle stationnent toujours deux ou trois bateaux à vapeur. Là, pour la seconde fois depuis notre départ, je donnai carrière à mes facilités interprétatives en me racontant un nouveau roman.

HISTOIRE PROBABLE D'UN ENFANT CHÉTIÉ.

Le héros de cette histoire était un nombre des passagers qui s'embarquèrent avec nous à Herne-Bay.

Je ne l'aperçus pas tout d'abord, mon attention se trouvant détournée par une des figures les plus originales que j'aie rencontrées dans la patrie de Crueshank. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, gras, frais, un peu chauve, en culotte courte et bas de soie; un ruban bleu de ciel passait dans une des boutonnières de son gilet noir; décoration mystique dont je n'ai pu me faire expliquer l'origine.

Juste-là, rien de moins offensif que cette espèce de pré-dieu méthodiste, qui pouvait être ou le père Matthews lui-même, ou quelque agent de la *Biblical Society*; mais ses manières n'avaient rien d'évangélique, tant s'en faut. Il allait à grands pas sur le pont, furetant et regardant de tous côtés, incivil et gênant pour ses voisins, auxquels il semblait n'accorder aucune attention; je remarquai dans ses yeux ronds, à fleur de tête, l'expression d'un orgueil têtu, d'une âme fermée à toute pitié, un éclat rigide, intolérant, monacal.

L'habitude du despotisme se trahissait dans le soin minutieux avec lequel il était rasé. Ses mains, tenaces et actives, étaient celles d'un abbé du Moyen-Âge; ses mollets eux-mêmes, charnus et musculeux, avaient une physionomie brutale et un peu féroce.

Je ne tardai pas à découvrir la femme de cet être singulier: une créature grasse et blafarde, énumotillée dans toutes sortes de vêtements noirs, bizarrement surannés. Elle cachait sa tête, constamment penchée vers un *prayer book*, sous un curieux assemblage de bandelettes en crepe noir et en mousseline blanche, que surmontait un chapeau de talbots, dont la calotte en donie et la passe en éventail comportaient toute une série de recherches archéologiques.

Mais ce travestissement, — et comme intimidé de son étrange tournure, — elle s'était réfugiée au fond d'une de ces petites guenilles pratiquées, sur presque tous les bateaux à vapeur, aux deux côtes du pont, et qui ouvrent vers la poupe.

Après d'elle était assis l'enfant chétié. Imaginez la douce et rêveuse figure de *Master Lambion*; — vous connaissez, au moins par la gravure, cet admirable portrait de Lawrence; — imaginez-la, dis-je, dépourvue de

sa fraîcheur et de sa transparente carnation; ôtez-lui ces boucles abondantes de cheveux bruns, pour y substituer des cheveux blancs, clair-semés, tombant en mèches plates sur un front blêmi; au lieu de ce regard intelligent et profond avant l'âge, qui va demander aux chartes nocturnes des pensées précoces, un relief poétique, — supposez deux pauvres yeux, rougis par les pleurs, — que fatigue l'éclat du jour, — et que la crainte, d'ailleurs, tient baissés vers la terre; ajoutez-y une prostration générale dans l'habitude du corps, — des membres grêles et faibles qu'une gêne constante semble avoir étouffés, — des lèvres livides, — des quaiques déjà voûtées, — des genoux en dedans et comme noués.

Tel devait être Louis Capet, — le petit prisonnier du Temple, — l'enfant-martyr de 95.

J'étudiais avec intérêt la misère anticipée de cet être souffreteux et malgre, quand je le vis, levant obliquement les yeux, s'assirer à la table, que sa vieille et blême jardinière, absorbée dans sa dévotion, avait cessé de s'occuper de lui. Alors, par une série de mouvements réfléchis et furtifs, il se laissa glisser à ses pieds, — passa, plié en deux, sous le *prayer book*, dont la reliure massive protégeait son escapade, — et s'en alla, vers l'avant du bateau, se cacher dans un groupe de braves matelots occupés à la manœuvre.

Cette fuite, — rien de moi tant qu'il vous plaira, — n'avait vivement intéressé, Casanova, s'éclapant des Plombs vénitiens, ou l'enfant chétif, se débrouant pour quelques minutes au vieux tyran femelle, sous la surveillance duquel on l'avait mis, ne paraissant, en ce moment, deux héros du même ordre; — et même, tout bien considéré, l'évasion du dernier pouvait passer pour la plus dramatique des deux. L'innocence et la faiblesse méritaient bien quelque préférence, quand on les compare au vice audacieux et fort.

D'ailleurs, le drame du bateau à vapeur allait avoir, sans aucun doute, un dénouement triste, dans l'attente duquel mon cœur battait avec force.

Hélas! — comme je l'avais prévu, — le méthodiste au ruban bleu vit jeter un coup d'œil inquisitif sur la diuette, où son compagne machonnait encore des prières, sans s'être aperçu de rien. Lorsqu'il la vit seule, il laissa les genoux, en proférant à demi-voix je ne sais quelles imprecations, et je le vis, en quelques grandes enjambées, faire le tour du bateau.

Je ne sais où s'était tapi le fugitif; mais il ne pouvait échapper longtemps à la recherche obstinée, aux yeux de lynx de son robuste persécuteur. Ils revinrent tous deux, l'instant d'après; — l'enfant chétif se débattait sous l'étreinte de l'homme noir, qui le pressait devant lui. En passant devant nous, il me jeta une sorte d'appel plaintif, une protestation martellée contre l'oppression brutale dont il était victime, et je me levais à demi pour y faire droit;..... lorsque la réflexion, toujours égoïste et froide, réprima chez moi ce premier élan du cœur.

Entre ces deux vieillards pieusement inflexibles, comme entre les deux branches dures et polies d'un étau d'acier, l'enfant pouvait périr, lentement consumé par l'ennui et la contrainte; — mais je n'avais pas le droit d'y trouver à dire; cela n'était pas mon affaire; — cette agonie, ce désespoir, ce meurtre, ne me regardaient en rien. Toute intervention de ma part eût été jugée inconvenante. Un mouvement d'humanité n'eût rendu ridicule.

Maintenant, voulez-vous savoir l'histoire de l'enfant chétif?...
O. N.

AVIS AU LECTEUR.

— Sans doute, nous la voulons savoir.
— Eh bien, lecteur curieux, cherchez, s'il vous plaît, dans *Nicholas Nickleby*, les chapitres où Charles Dickens a raconté les horreurs de Dotheboys-Hall. Si vous n'êtes pas ému, après cela, je vous engage à vous mêler désormais de mes conseils.

(Sera continué.)

Quelques réflexions sur l'Apprentissage.

Il y a quelques jours à peine, le tribunal de police correctionnelle de Paris était appelé à soulever un coin du rideau qui cache les misères et les hontes de notre civilisation, si here parfois de ses triomphes, de ses progrès, qu'il est bon de mettre en évidence ses plaies secrètes, ne fût-ce que pour lui indiquer qu'il n'est pas temps de se féliciter encore, et que ce qui reste à faire est immense.

Un brocheur, nommé H., rue de l'Étrouvade, sa femme et sa fille, exerçant toutes deux la même profession, ont, pendant six ans et demi, exercé sur une fille placée chez eux en qualité d'apprentie, les traitements les plus barbares, la crainte la plus inexplicable, cette pauvre fille, entrée à l'âge de onze ans et demi chez ses maîtres, et le mot maître est exact cette fois, car jamais esclavage n'a été aussi odieux, est arrivée sans se plaindre jusqu'à dix-huit ans, et pendant ce long supplice la barbarie des deux malheureuses femmes et de l'ouvrier chargés de faire l'éducation industrielle de cette pauvre enfant ne s'est pas ralentie un seul jour. Ils faisaient travailler leur apprentie pendant seize et dix-sept heures de suite, et pour toute nourriture ils ne lui ont jamais donné autre chose, que des croûtes de pain trempées dans de l'eau chaude, eau très-sale quelquefois; et un jour ne s'est jamais passé sans que la malheureuse fille ne fût meurtrie de coups donnés avec un bâton, une corde ou une triangle en fer.

Elle était à peine vêtue, et couchait sur des rognures de

papier, grelottante l'hiver, sans couverture et sans feu; qu'elle fit malade au non, elle devait faire sa tâche, et le régime de sa nourriture n'a été amélioré. Pendant ses quatre premiers mois de son séjour dans la maison D., l'apprentie est allée à l'école; mais on l'en a bientôt empêchée, et on ne lui a jamais permis de remplir ses devoirs religieux; ainsi, à dix-huit ans, elle n'a pas encore fait sa première communion.

Plusieurs fois elle a été blessée à la suite des mauvais traitements dont elle était l'objet; et on la bâillonnait de peur que ses cris n'éveillassent la sollicitude des voisins; son corps était noir et meurtri par les coups, et une femme de la maison a dit dans sa déposition que l'intention des D. était sans doute de faire mourir leur apprentie, car ils lui donnaient une nourriture « dont un animal n'aurait pas voulu. »

Nous n'insistons pas sur une foule de détails hideux; ce que nous venons de dire suffit pour faire comprendre la gravité de nos renseignements, qui à sans doute un caractère exceptionnel, mais qui est l'indice, d'un mal profond, d'un désordre général. L'apprentissage, cette éducation professionnelle de l'enfant, doit éveiller au plus haut degré la sollicitude des administrateurs et des hommes d'Etat; et il importe de mettre en évidence les maux qu'engendrent, d'une part, l'ignorance et la brutalité de quelques-unes des classes ouvrières; de l'autre, l'absence de direction industrielle et morale parmi les producteurs, afin que les chefs de la société, fatigués de voir le désordre se dresser sans cesse devant eux comme un sanglant reproche, se demandent enfin si leur devoir n'est pas d'y porter remède.

Déjà, pressé par des réclamations semblables, l'Etat a réglé le travail des enfants dans les manufactures, et une loi est intervenue, qui a prescrit le nombre d'heures que les manœuvres pouvaient, à la rigueur, exiger de ces pauvres créatures abandonnées. Cette mesure, quoique insuffisante, avait cependant paru de bon augure, et on pouvait croire que l'administration allait étendre son bras protecteur sur nos classes ouvrières, et assurer, non le bien-être, non le travail, non l'éducation, on l'exige, des protéger contre les vices et la cupidité des maîtres auxquels on les confie.

Il n'en a pas été ainsi. La loi qui limite le travail des enfants dans les manufactures n'a pas été exécutée, et il n'est pas sûr qu'aujourd'hui encore les mesures qui doivent assurer son exécution aient été prises.

Et cependant le mal est fait, est immense, et la loi dont nous venons de parler, frivole elle rigoureusement exécutée, serait impuissante à le prévenir. C'est surtout dans les grands centres industriels que les enfants de la classe ouvrière sont exploités d'une façon odieuse, soumis à un régime rigoureux, livrés sans contrôle au caprice et à la brutalité des maîtres, exténués de travail, étouffés, chêtifs; et il faut s'étonner encore qu'après une enfance ainsi passée, nos ouvriers puissent retrouver parfois, au fond de leur cœur, ces germes instinctifs, ces bonnes inspirations qui, se manifestent tout à coup dans des circonstances solennelles, placent notre peuple à la tête de tous les peuples du monde.

On évalue à plus de soixante mille, à Paris seulement, les enfants et jeunes gens des deux sexes, qui font leur éducation professionnelle chez les maîtres exerçant les industries si nombreuses et si variées du commerce parisien. Dans ce nombre il en est beaucoup, sans doute, qui, placés dans des maisons honorables, chez des hommes bons, intelligents, humains, au sein de familles laborieuses et honorées, apprennent, sans de trop cruelles souffrances, la profession qu'ils devront exercer un jour; et il est même quelques maîtres qui traitent leurs apprentis en pères de famille, qui comprennent les devoirs que leur impose cette paternité industrielle, et qui, sentant que devant la société et devant Dieu ils ont charge d'âmes, font de généraux efforts pour instruire et moraliser leurs apprentis, pour développer leur intelligence et élever leur cœur. Mais c'est là, il faut le dire, une rare exception; le plus grand nombre croûtit dans l'ignorance, dans les privations, ou s'énerve dans l'excès d'un pénible travail.

Les enfants de la classe ouvrière sont généralement placés en apprentissage pour un temps fort long; quatre, six, huit et même dix ans quelquefois. Le maître, consentant à apprendre sans rétribution à son apprenti l'état qu'il exerce, se réserve ainsi, comme paiement, les bénéfices qu'il réalisera sur son travail, lorsque après quelques années d'apprenti, devenu habile, pourra tenir lieu d'un ouvrier. Il y a déjà, dans ce fait seul, une exploitation du fort par le faible, dont une administration prévoyante et juste devrait déterminer la limite, et certains devoirs devraient être imposés aux maîtres qui se chargent de l'éducation professionnelle des enfants du peuple. Non-seulement le temps du travail de l'apprenti devrait être fixé, — mais une heure par jour au moins devrait être consacrée à suivre un cours public, où l'enfant pût acquérir les connaissances théoriques les plus indispensables à la profession qu'il exerce; une heure et plus, s'il le fallait, pour que son intelligence et sa moralité pussent se développer et le préparer à entrer utilement dans la vie.

Mais telle est la conséquence de ce principe exagéré de l'économie politique: « laissez faire, laissez passer, chacun chez soi, chacun pour soi. » Il faut que de temps à autre les tribunaux soient appelés à réprimer quelque un des actes nombreux de cruauté exercés par certains maîtres sur des malheureux apprentis, pour que l'on porte les yeux sur un état de choses aussi grave, sur un abus aussi douloureux.

L'Etat exige de l'instituteur primaire des conditions de moralité et de capacité; il ne pense pas, avec raison, qu'on puisse confier au premier venu le droit d'instruire l'enfance; sa sollicitude se porte sur tous les établissements où elle est admise, écoles, salles d'asile, collèges, cours publics; et lorsque l'enfant arrive à l'âge où les passions, s'éveillant dans son cœur, peuvent le plus facilement l'entraîner et le perdre,

l'administration, si jalouse de veiller sur son instruction primaire, l'abandonne sans protection et sans surveillance aux soins des hommes chargés de faire son éducation professionnelle. Il y a là une négligence contre laquelle les organes de l'opinion ont trop négligé jusqu'ici de protester.

Les faits que se sont révélés dans l'enceinte du tribunal de police correctionnelle sont cependant de nature à provoquer les plus sérieuses réflexions et à éveiller la sollicitude des hommes qui, à quelque titre que ce soit, se préoccupent de l'avenir de notre société et de la place considérable que le travail et les travailleurs tendent à y occuper. S'il est vrai que l'amélioration du sort des classes ouvrières doit commencer par un système d'éducation générale; s'il est vrai que pour contribuer au progrès des masses et à la réalisation des destinées pacifiques de notre pays, l'Etat n'ait rien de mieux à faire qu'à développer dans les jeunes générations le goût du travail, l'amour de l'ordre, le respect des droits de chacun, n'est-ce pas par l'extension de sa sollicitude aux enfants du peuple qu'il doit commencer, et doit-il laisser sans contrôle, en dehors de toute surveillance, le fait immense de l'apprentissage?

L'apprentissage des jeunes filles est surtout la source de désordres très-graves qui réagissent profondément sur notre état social. Ce sont surtout les ateliers où les femmes et les jeunes filles sont admises qui fournissent le plus large tribut au fleau de la prostitution. La famille de l'ouvrier peut rarement exercer une surveillance active sur l'enfant placé en apprentissage, et il est peu d'ateliers qui ne soient, pour toutes les filles du peuple, un foyer d'ardente corruption. Loin de veiller sur leurs apprenties, loin de les protéger contre leur propre inexpérience, contre leurs mauvais penchants, contre les brutalités auxquelles elles sont exposées, la plupart des maîtres sont au contraire l'instrument le plus actif de leur perte; et quand l'Etat se plaint de la corruption des classes ouvrières, des excès de la prostitution, du nombre de plus en plus considérable des enfants abandonnés à la charité publique, n'est-ce pas à son indifférence qu'il devrait d'abord s'en prendre?

La question de l'apprentissage est une question immense. Nous y reviendrons avec des chiffres exacts, des documents officiels, des renseignements précis; nous des-sons dans ces bas-fonds de notre civilisation, et en mettant à nu cette plaie vive et saignante, nous tâcherons, dans la mesure de nos forces, d'éclairer l'opinion publique; et l'opinion publique, à son tour, entrainera, il faut l'espérer, le gouvernement dans la voie des réformes salutaires, des améliorations utiles que l'état de nos classes ouvrières réclame impérieusement.

Nous nous bornerons pour aujourd'hui aux réflexions rapides qui s'éveillent en nous le crime odieux de la famille D. Mais, avant de terminer, qu'on nous permette un rapprochement qui nous a vivement frappés nous-mêmes le jour où la lecture des faits signalés au commencement de cet article avait soulevé et nous une si amère indignation.

Ce jour-là même, un bataillon de conscrits appartenant à l'un des régiments de la garnison de Paris faisait ainsi, aux Champs-Élysées, son apprentissage du métier des armes, et rien que l'air qui ne produit rien, ne crée rien, ne donne rien que l'air. Tous ces apprentis soldats s'exercent à cueiller les yeux de leurs chefs, qui veillent non-seulement à ce que l'instruction leur fût bien donnée, mais qui s'occupaient aussi de la tenue, le la propreté des apprentis, ordonnaient les heures de travail et les heures de repos, pendant lesquelles une excellente musique servait de noble et utile distraction.

Pourquoi, disions-nous, pourquoi l'Etat, qui veille aussi paternellement à l'apprentissage militaire de ces jeunes hommes, qui sait les récompenser et les punir suivant leurs mérites, qui leur donne pour chefs, pour guides, des hommes instruits, honorables, distingués entre tous par leurs services, par leur bravoure, par leur loyauté; pourquoi l'Etat, qui témoigne une si active sollicitude pour les besoins, pour l'instruction de cette petite société guerrière et improductive qu'on appelle l'armée, laisse-t-il la grande société, la société qui produit les richesses, qui paie l'impôt, livrée au désordre, à la misère, à l'ignorance? Pourquoi les enfants de troupe sont-ils bien vêtus, nourris, logés, enseignés? et pourquoi les enfants de l'ouvrier sont-ils abandonnés à la misère et au vice? L'Etat n'est-il donc pas mission de gouverner toutes les classes? Pourquoi voit-on, dans ces ateliers infects, dans ces maisons malsaines, les cadets de la famille humaine grogroler dans l'opprobre et dans la corruption? Pourquoi le gouvernement protège-t-il l'ouvrier, l'agriculteur, qu'il envoie au travail pour en faire un soldat, et pourquoi laisse-t-il sans protection l'ouvrier qui travaille et qui crée? Pourquoi l'enfant du soldat est-il protégé, et pourquoi ne fait-on rien pour empêcher la fille du peuple de rouler dans l'abîme du vice?

De même que le gouvernement règle et surveille l'apprentissage militaire; il peut et doit évidemment surveiller l'apprentissage industriel. Il y aurait sans doute inconvénient à ce qu'un soldat ne sût pas bien faire la charge en douze temps et le feu de peloton, mais il y en a, ce me semble, beaucoup plus à ce que l'apprenti, devenu ouvrier, soit faible, chétif, ignorant, vicieux; à ce que la jeune fille, qui est un devenir une bonne et tendre mère de famille, ait grossi la liste des femmes dépravées, et donne en charge à l'Etat des enfants couvés dans la corruption.



Séjour de la reine d'Angleterre au château d'Eu.

(Suite. — Voir t. II, p. 23 et 54.)



(Entrée de la reine Victoria dans la cour du château d'Eu.)

Madame de Staël a dit que toute femme, au moment d'entrer pour la première fois dans un salon, est préoccupée de l'effet qu'elle va produire, et songe, avant tout, à faire valoir ses avantages de corps et d'esprit. Après l'aveu de l'illustre écrivain, quelle femme oserait se défendre de cette légitime préoccupation? Moins qu'une autre, la reine qui, à ce titre,

est doublement femme, pouvait y échapper, et elle s'en est peu cachée.

Un journal célèbre et qui eut jadis beaucoup d'abonnés, a décrit, en style de bulletin des modes, la toilette élégante et simple de la reine, le jour de son arrivée au Tréport; mais ce qu'on ne nous a pas dit, c'est la longue délibération qui pré-

céda ce choix, ce sont les hésitations et les coiffures et les toilettes essayées, puis rejetées, puis reprises de nouveau. Il paraît que, sous ce rapport, la reine Victoria est femme, plus que femme au monde. Mais du moins si le choix fut difficile à faire, il fut convenable. Dans la foule de curieux et de curieuses qui se pressaient sur la jetée, nous avons entendu plus



(Repas royal dans la forêt.)

d'une dame louer le bon goût et la simplicité de la toilette de la reine. Il n'en fut pas de même pour tous les spectateurs qui s'attendaient généralement à la voir étincelante de diamants, le front ceint du diadème, et, qui sait? peut-être même le sceptre en main.

L'embaras d'une première entrevue, les vivats de la foule, le bruit, les fanfares, le canon, l'avaient un instant troublée, et elle ne dut se croire bien réellement en France que lorsqu'elle se sentit mollement emportée, sous les grands arbres du parc, dans cette riche voiture dont *l'Illustration*

n'a pas manqué de vous donner le dessin. En entrant dans la cour du château, la reine était redevenue elle-même. Des troupes d'élite, disposées au carré, remplissaient la cour. Nos pelotons procédaient, il faut l'avouer, à leurs acclamations, avec une ponctualité, un ensemble, une régularité,



(Le vilain Manpouier.)

qui faisaient au moins honneur à leur esprit de discipline. Le soir, au souper, la reine, placée entre le roi et le prince de Joinville, portait à son bras, outre le grand cordon de l'ordre en sautoir, les insignes de la Jarretière. Quand Edouard III fonda cet ordre, que des hommes seuls devaient porter, il n'avait pas prévu cette difficulté qu'un jour des femmes en seraient les maîtresses. Toutes les autres décorations se portent habituellement sur la poitrine; celle-là s'attache ou s'attachent les jarretières, mais à cette place elle eût été invisible.

Trois cents valets, galonnés du haut en bas, faisaient le service du château d'Eu; tous les équipages avaient été brossés et mis en état; à chaque but de promenade s'élevaient des tentes richement décorées; une table somptueuse s'y dressait comme par enchantement, et on sait que ce genre de divertissement est assez du goût de nos voisins d'outre-Manche.

Le lundi, après une longue promenade à travers les plus beaux sites de la forêt, le cortège arriva et mit pied à terre au mont d'Orléans, où se pressait une foule considérable. La reine Victoria, sortit de la tente où elle s'était reposée un instant, et, ayant accepté le bras du prince de Joinville, s'avança vers les groupes de spectateurs, où se trouvaient beaucoup de jolies femmes. Causant et riant tous deux, ils passèrent, en s'inclinant, devant la haie de curieux qui les saluait. On raconte que la reine remarqua une jeune Savoyarde portant sa vieille en bandoulière; elle s'approcha et la questionna. La pauvre enfant était loin d'être jolie, mais elle portait sur son visage l'empreinte d'une mélancolie profonde. Elle était venue de Dieppe, suivant la foule; elle avait entendu dire qu'une reine allait venir, elle voyait tout le monde courir pour la voir, et elle était venue comme tout le monde. Le prince expliqua en quelques mots à la reine l'existence de ces pauvres enfants déshérités et à demi mendiants, venant loin de leur famille chercher dans nos cités quelques ressources. La reine n'avait jamais peut-être vu de si près tant de misère, elle qui habite le pays du monde où la misère exerce le plus de ravages. Quelques instants après, un officier portait à la pauvre petite vieillotte deux napoléons que la pauvre enfant reçut d'un air presque hébété; mais sa figure s'anima quand elle sut que ces deux belles petites pièces de monnaie, qui ne ressemblaient pour elle à aucune monnaie connue, valaient quarante francs, et elle s'éleva joyeuse, mais ne sachant qu'elle devait remercier de cette singulière bonne fortune. Après le repas, la reine se promena sur le plateau, conduite par Louis-Philippe. Le soir, on fit de l'excellente musique. Mais dans les intermèdes, les causeries recommençaient: le souvenir de la petite Savoyarde poursuivait-il Victoria au milieu même des enivrements de cette soirée? Il est peu probable. Les rois et les reines devraient bien adopter un usage qui serait assurément moins bizarre et aussi philosophique que celui de placer, comme le faisaient les anciens, une statue de la Mort dans les salles de banquet. Cet usage, quelle qu'en fut la forme, aurait pour objet de faire apparaître la misère, ne fût-ce qu'un instant, au milieu de leurs fêtes, afin que jamais ils n'oublient ou ne paraissent oublier l'un des premiers devoirs de leur magistrature suprême.

Au Moyen-Âge, au commencement de tout repas, la fille ou la femme du seigneur coupait un morceau de pain pour un convive absent de fait, mais toujours présent au souvenir; ce convive était le pauvre. On répondait que nous proposons là un usage peu divertissant; mais qui donc s'imagine encore que, de notre temps, on puisse songer à se divertir sincèrement sous le poids d'une couronne?

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Lambert Simnel, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. SCRIBE et MÉLISVILLE, musique posthume d'HYPPOLYTE MONPOU.

Il y a deux ans au moins que cet ouvrage aurait été représenté sans la cruelle maladie qui vint tout à coup arrêter

l'auteur au milieu de son travail, et le tuer sur sa partition. Ce fut pour l'art musical une perte déplorable, et il n'est personne, sans doute, qui n'ait été touché du sort de ce jeune artiste qui avait déjà tant produit, et qui pourtant n'était encore, pour ainsi dire, qu'un début de sa carrière.

Monpou s'était d'abord fait connaître par un grand nombre de morceaux de salon, romances, chansons, nocturnes, etc., où l'on avait remarqué surtout un vil sentiment mélodique, des effets de rythme très-variés et quelquefois très-nouveaux. Plusieurs de ces compositions eurent dans leur temps une grande vogue, et l'on ne peut encore avoir oublié *l'Andalousie*, *la Madouca*, *Bambino*, *Si j'étais Ange*, etc. Il débuta à l'Opéra-Comique par *les Deux Reines*, dont une romance, *Adieu mon beau navire!* décida le succès. Cependant

il y avait dans sa partition des morceaux d'une bien plus grande valeur, un trio, par exemple, qui, pour le fond et pour

la forme, était également original; un très-beau *quintetto*, et plusieurs chœurs écrits avec beaucoup de verve. Établi par ce premier succès au théâtre et dans l'opinion, il donna successivement *le Luthier de Vienne*, *Piquillo*, *le Planteur*, et au théâtre de la Renaissance *Peruggia* et *la Chaste Suzanne*. Tous ces ouvrages sans doute ne réussirent pas également, et l'on sait du reste à quel point le mérite du poème influe sur le sort d'une partition, quel que soit son mérite. Mais il n'y en eut point où l'on ne remarquât des mélodies franches, décidées, souvent très-expressives, et dont la physiologie avait quelquefois une piquante originalité. Chargé, en 1841, de mettre en musique *Lambert Simnel*, il avait fait, dit-on, avec l'administration de l'Opéra-Comique, un traité qui l'engageait à livrer sa partition à jour fixe. Cela se fait assez souvent de nos jours; on ne le sait que trop, la barrière qui jadis séparait l'art du métier n'existe plus, et il n'y a guère de travail intellectuel qui ne soit en même temps une opération commerciale. Malheureusement Monpou avait de la conscience, et n'était pas homme à se passer d'idées quand les idées ne venaient pas. Mal disposé quand il avait commencé son ouvrage, il s'était attaché peu à peu. Le terme approchait, impatient et menaçant, et les efforts qu'il fit pour ne pas manquer à sa parole lui donèrent une inflammation violente qui le fit rapidement au tombeau.

Il avait écrit presque entièrement les deux premiers actes. Son manuscrit fut depuis confié à M. Adam, qui se chargea de le mettre en ordre et de le terminer. M. Adam est donc pour un tiers, ou à peu près, dans le travail dont nous allons rendre compte, et à droit, en une part des applaudissements qui ont salué *Lambert Simnel*, quoiqu'il ait eu le bon goût de ne la point réclamer.



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — Lambert Simnel. — Deuxième acte: L. Simnel, Masset; Norfolk, Grand; le père de Catherine, Henry; Catherine, madame Barcier; la princesse de Lancastré, mademoiselle Fevilly.)

La pièce de M. Scribe est fort aimable, surtout dans les deux premiers actes. Son héros, qui ne ressemble guère au Lambert Simnel de l'histoire, est, au lever du rideau, premier garçon d'hôtellerie ou de taverne dans une ville de province dont nous ne vous dirons pas le nom, par la raison que M. Scribe n'a point jugé à propos de nous l'apprendre. Mais, quel que soit le lion ou maître John Bread exerce sa noble profession, il n'en a pas moins de droits à la considération et à l'estime de ses concitoyens. Ses *trast-loafs* sont toujours eus à point, et ses *paddinggs* sont des chefs-d'œuvre, excepté pourtant lorsque Lambert les laisse brûler; car, nous devons l'avouer au risque de perdre notre héros dans l'esprit du lecteur, Lambert s'oublie quelquefois. Que voulez-vous? il est jeune, il a du cœur et de l'imagination; la broche et le fourneau ne suffisent point à l'activité de son âme. Or, maître John a une fille à la taille légère et svelte, au pied mignon, à l'œil vif, au piquant minois. Lambert l'a vue, et n'a pu se défendre de l'admiration qu'elle inspire à tout le monde. Et comme il n'y a qu'un pas de l'admiration à l'amour, et que l'amour est une maladie contagieuse, Lambert aime Catherine, et Catherine aime Lambert. Songez maintenant qu'il ne possède pas un penny, et que madame Simnel, sa mère, n'a jamais eu d'époux, et vous ne vous étonnerez plus que maître John n'ait pas toujours pour lui toute la bienveillance et tous les égards que méritent ses talents et son caractère.

Lambert a d'ailleurs un autre tort aux yeux de son patron; hélas! un tort bien plus grave! il s'occupe de politique; il a des opinions; il s'embrasse le parti de la maison de Lancastré, et, dans les réinertes, — il y a des réinertes dans sa province, — il fait, en l'honneur de la Rose rouge, une déense de camps de puing, de pied et de bâton qui va jusqu'à la prodigalité. Il se vante même d'avoir assez rudement traité le constable, et de l'avoir apostrophé d'un: vive Lancastré! *Lancastré for ever!* dont cet agent de la force publi-

que a été singulièrement touché. De quoi, diable! aussi s'avise un constable, d'être pour York quand c'est Lancastré qui régit!



(Hippolyte Monpou.)

Quoi qu'il en soit, ces exploits et cette humeur guerrière ne plaisent point à maître John. Ce digne homme a pour principe qu'un restaurateur doit donner à manger à toutes les opinions, sans se mêler jamais d'en avoir aucune pour son propre compte. En conséquence, lorsque les partisans de Lancastré rapportent en triomphe le valeureux marmiton qui leur a assuré la victoire, John met le tromblon à la porte, sans avoir le moindre égard pour son courage ni pour ses lauriers.

Mais madame Simmel n'en fait pas que son fils soit traité avec si peu de cérémonie. S'il n'a pas de père, elle veut du moins qu'il ait une femme, et cette femme sera Catherine, ou elle y verra son latin. Au surplus, elle n'a pas besoin de parler latin pour cela; elle n'a qu'à dire tout bas à l'oreille de maître John ce grand secret que Lambert ne doit pas savoir, le secret de sa naissance. Ainsi fait-elle; et quand le digne tavernier apprend que l'amant de sa fille est protégé par un noble personnage, et qu'il aura, le jour de son mariage, une belle dot, il déclare n'avoir plus rien à lui refuser.

Voilà Lambert Simmel bien heureux. Mais, hélas! qui peut compter sur la fortune?

— A bon, vassal! de l'ale, du porter, vilain! Deux tranches de roast-beef, nanant! — Qui se présente d'un air si gracieux et s'exprime avec tant de politesse? C'est le comte de Lincoln, le plus aimable seigneur des Trois-Royaumes. Lambert, qui n'est pas endurant, s'arme d'un pot de gros, et casserait sans scrupule la tête chaperonnée du comte, s'il n'était arrêté à propos et un peu calmé par le langage plus insinuant du docteur Richard Simon.

Ces deux personnages, le comte et le docteur, évadant de la compagnie, et ont donc rendez-vous, dans l'aveugle de John Bread, à un major... Que vous importe le nom de ce major? Ne vous suffit-il pas de savoir qu'il a promis de faire évader le dernier rejeton de la maison d'York, le comte de Warwick, que le roi Henri VII tient prisonnier dans la Tour de Londres? Lincoln et Simon sont deux profonds politiques, deux fortes têtes, qui ont imaginé d'organiser une insurrection au profit du jeune prince, ou plutôt à leur profit, et de le substituer à Henri VII, lequel fait évidemment le malheur de l'Angleterre. — Car enfin, dit Lincoln, je devrais être premier ministre. — Et moi, ajoute Richard, archevêque de Cantorbéry. — On ne peut nier que ce ne soient là des raisons.

Mais, ô désappointement! le major arrive tout seul. Le comte de Warwick est mort de plaisir dès qu'il s'est vu libre. Que faire? Les trois conspirateurs sont trop avancés pour reculer; Lincoln le sent bien, et Richard aussi. Mais Lincoln est très-embarrassé, et Richard ne l'est pas du tout: un noble ambassadeur ne connaît pas d'obstacles. Richard a remarqué que Lambert ressemble beaucoup au défunt: même âge, même taille, mêmes cheveux bruns et frisés, même voix de ténor, même, timbre et retentissant. — *By God!* voilà notre affaire. Quand on a besoin d'un prince et qu'on n'en a pas, il faut savoir en faire un.

Richard questionne adroitement Catherine, et apprend d'elle que Simmel n'a jamais connu son père, et que sa mère est absente. (Elle est allée chercher la dot promise au père John Bread.) Quel heureux hasard! — Ecoutez, jeune homme: vous vous appelez Lambert Simmel, mais ce n'est pas votre vrai nom. Les temps sont accomplis, et nous sommes venus, ces messieurs et moi, pour vous révéler enfin votre destinée. Elle est belle, elle est haute, cette destinée! Vous êtes fils du duc de Clarence, le frère d'Edouard IV et de Richard III; vous êtes notre roi légitime, et nous avons tiré l'épée pour vous rendre votre trône et en chasser le Richmond, qui n'est qu'un usurpateur effronté.

Faut-il le dire? Lambert n'est plus tenté de crier: vive Lancastré! et change de convictions politiques avant même d'avoir échangé d'hain.

Voilà Simmel devenu roi, ou du moins prétendant, et chef d'une belle armée. Glose merveilleuse! sa nouvelle position ne l'embarrasse pas le moins du monde. Il ne sait pas lire, mais, cela excepté, il sait tout, la géographie, l'histoire, l'administration, et surtout l'art de la guerre, dont il donne au fils du roi Henri VII des leçons théoriques et pratiques. Il bat d'abord, et ensuite il lui explique catégoriquement pourquoi il l'a battu. Il suit à la lettre le système de Napoléon: *Diviser les forces de son ennemi, et le ruiner en détail.* Ou plutôt, comme vous le voyez, c'est Napoléon qui a été qu'un plagiaire, et qui a volé Lambert Simmel. Enfin Lambert est le plus grand génie de l'histoire, et l'Opéra-Comique est le pays le plus merveilleux du monde.

Non-seulement Simmel sait tout sans avoir jamais rien appris, mais il a toutes les qualités d'un grand homme, toutes les vertus d'un héros. Ariside n'était pas plus juste, Cincinnatus plus désintéressé, Scipion plus chaste, et Bayard ne sera pas plus loyalement chevaleresque. Il faut voir avec quels égards il traite la duchesse de Durban, quand les hasards de la guerre le rendent maître du château de cette jeune, belle, riche et noble damoiselle! Tel est l'excès de sa galanterie, qu'il se ferait scrupule de la priver de la baignoire, même lorsqu'il va s'occuper de ses intérêts les plus importants et de ses affaires les plus secrètes; et cela, de sa part, est d'autant plus méritoire, qu'il n'ignore pas que la duchesse est la fiancée du prince Edouard, son ennemi. — (Le prince Edouard est un fils du Opéra-Comique à généralement gratifié Henri VII et qui commande l'armée royale.)

Or, il est bon que vous sachiez que ce prince Edouard se trouvait au château de la duchesse au moment où Lambert en a pris possession. Ordre est donné de ne laisser sortir que qui vive, Edouard, déguisé en faneur de la duchesse, tente de s'échapper, mais il n'est pas assez lesté, il est pris, et on l'amène à Simmel. — Pourquoi voulais-tu fuir?... Ah! je devine, tu voulais sans doute aller retrouver ta maîtresse. Sois tranquille, je vais te délivrer, car tu m'intéresses, et notre situation est la même. Moi aussi, je voudrais bien être pris séparé de cette pauvre Catherine Bread, qui j'aime

toujours. Là-dessus, Catherine se présente avec son père. On voit que s'il est défendu de sortir du château, il est du moins permis d'y entrer. Que vient faire ici Catherine? Elle vient demander à son ancien amoureux s'il consent à ce qu'elle en épouse un autre, jusqu'à l'est vrai qu'un roi d'Angleterre ne peut épouser la fille d'un cabaretier. Simmel y consent bien à regret. — Et quel est-il, cet heureux mortel qui m'a succédé dans ton cœur? — Le voilà, dit la duchesse, en montrant le prince Edouard. — Ah!... Eh bien! mariez-vous, et surtout allez-vous-en bien vite, et que je n'aie plus le étourdi de voir votre bonheur.

Edouard ne demande qu'à obéir, et se rend déjà hors de danger, quand le comte de Lincoln, absent jusque-là, arrive enfin. Il connaît le prince et le fait arrêter. Mais Lambert n'est pas homme à profiter d'un pareil avantage. Il ne comprend la guerre que face à face et à armes égales; il ordonne à Lincoln de mettre Edouard en liberté. Le comte trouve toutes ces idées fort excentriques, et refuse d'obéir. Lambert insiste, Lincoln s'obstine; tous deux enfin se fâchent, et le comte exaspéré tire son épée pour tuer Lambert. On l'arrête, et Lambert, qui tient à faire respecter son autorité, exige qu'il se mette à genoux pour demander sa grâce. A ce prix, mais à ce prix seulement, il lui pardonne. — Je n'y tiens pas, s'écrie Lincoln. — Obéissez, lui disent tous bas deux complices; il y va du succès de notre cause. — Jamais! jamais! crie Lincoln de toute sa force; on me tuera plutôt! — C'est ce que nous allons voir.

Richard Simon est à sa droite, et le major à sa gauche. Tous deux à la fois tirent leur poignard, et Lincoln devient tout comme un moulin. Vous pouvez tout à votre aise, lecteur, le contempler agouillé et suppliant, dans la gravure qui accompagne cet article et nous dispense d'insister davantage sur cette scène originale et piquante.

Lambert, comme vous voyez, met à la fois en liberté tous ses ennemis. C'est héroïque, mais peu prudent. Edouard se dispose à lui livrer bataille, et Lincoln s'occupe de faire la paix à ses dépens. Il y a même jusqu'à changer traitressement tout son plan de bataille pour le faire battre. Lambert s'en aperçoit et fait pendre Lincoln par son ami le major, qui ne se fait pas beaucoup prier pour cela. « Ma foi, dit-il, il ne l'a pas volé! » C'est là toute l'oraison funèbre de cet aimable personnage.

Cependant madame Simmel arrive avec la dot de son fils qu'elle était allée chercher. Quel changement! et que devient-elle quand Lambert lui apprend qu'on lui a révélé tout le mystère, qu'elle n'a jamais été que sa nourrice, et qu'il est le roi légitime de l'Angleterre et de l'Irlande! — « En voilà bien d'une autre! Comment! tu n'es pas mon fils! qui ose le dire? et qui peut savoir cela mieux que moi? Tu es si bien mon fils, que voici la dot que ton père t'envoie, et voici les papiers, ou rarement, qui établissent la naissance. Voyez plutôt, madame la duchesse. » Car la duchesse est présente, et, s'il faut tout dire, elle ne quitte encore la tente de Lambert Simmel.

Vous croyez celui-ci bien désappointé? Tant s'en fait! Il est au comble de ses vœux, et l'on dirait un avoué qui a fait sa fortune et qui peut enfin vendre sa charge. — Comment! je ne suis pas roi? Quel bonheur! Savez-vous que c'est un métier fort ennuyeux que celui de roi, et qu'il n'y a pas de couronne qui vaille ma petite Catherine, qu'on m'avait fait abandonner? D'ailleurs, je ne suis pas homme à voler le bien d'autrui, et puisque le trône appartient légitimement à Henri VII, vive Henri VII! vive Lancastré, la Rose rouge et le prince Edouard!

Certes, il est impossible de trouver à redire à un dénouement aussi moral.

Indépendamment des scènes amusantes qui abondent dans cet ouvrage, — dans les deux premiers actes surtout, — il y a des morceaux fort agréables, l'introduction, par exemple, un duo entre Lambert et Catherine, un air chanté par Lambert, un trio entre Lincoln et ses deux complices, le finale du premier acte, un air chanté par la duchesse au commencement du second, d'autres encore; il faudrait les citer presque tous. Il y a de charmantes phrases dans le duo, la première surtout. Le trio est très léger, décidé le trait de violon et la phrase vocale, qui on font tous les frais, ont une physionomie également originale, et quand le violon s'empare, à la fin, de cette phrase vocale, et la reproduit *pianissimo*, et on amène encore l'effet. Le finale contient une marche exécutée par les instruments et répétée par les voix, qui a beaucoup de style et de caractère.

En général, cette dernière partition de Monpou est très-riche d'idées mélodiques, et l'on y remarque, indépendamment de ses qualités habituelles, une facilité et une ampleur de développements dont il avait jusque-là donné peu d'exemples. Sous ce rapport il y avait chez lui progrès véritable, et ce dernier ouvrage fera encore déplorer plus amèrement sa perte prématurée.

Explosion de Gaz à Londres.

MOYEN DE PRÉVENIR DE SEMBLABLES ACCIDENTS.

Il y a quelques jours, un fumeur, passant dans le quartier populeux de Clerkenwell, à Londres, jeta par mégarde, dans la grille de l'église, au carrefour des rues de Bosmond, d'Exmouth et de Middleton, le petit morceau de papier avec lequel il avait allumé sa pipe.

Assâtôt une explosion terrible s'ensuivit. Le gaz, qui s'était accumulé dans l'égoût, s'enflamma; quarante maisons furent ébranlées; d'énormes grilles de fer ont été arrachées et jetées à plus de cinquante mètres de distance; le pavé des rues, les dalles des trottoirs, ont été déracinés, brisés, bouleversés. On eût dit une éruption volcanique.

Les journaux qui rendent compte de cet accident ajoutent qu'on ne prévoyait pas jusqu'à présent ce nouveau danger que le gaz hydrogène fait courir aux habitants des villes qui l'éclairé. On était loin de s'imaginer, disent-ils, que les égouts pouvaient devenir le réceptacle et le foyer de si formidables explosions. — En sorte qu'à Paris comme à Londres, la population insouciante qui foule les dalles des trottoirs ou saute un ruisseau, marche sur un volcan.

Cette plaisanterie n'est malheureusement que trop vraie au fond. L'événement de Clerkenwell n'est pas un fait isolé, comme on le répète; il est déjà souvent arrivé que les fuites de gaz provenant des conduites voisines ont pénétré à travers des pavés-droits des égouts, et même à travers les fondations des caves; et si la bonne ville de Paris n'était pas si coquette, elle pourrait se souvenir d'explosions semblables dont elle a été elle-même le théâtre. Nous devons le répéter, pour effrayer sans motifs, mais pour appeler de nouveau l'attention sur les moyens faciles d'éviter un danger qui, pour être éloigné, n'en existe pas moins.

La plupart des Parisiens, heureux mortels qui jouissent de tout sans s'inquiéter de rien, se promènent à la clarté des becs de gaz et regardent couler les bornes-fontaines, sans savoir comment le gaz arrive dans les candélabres où il brûle, et l'eau dans les fontaines où elle coule. L'un et l'autre y parviennent, la plupart du temps, de fort loin, à travers de longs tuyaux qui s'enfoncent, circulent et se croisent de mille manières sous le sol des rues, et dont le tissu ingénieux ne représente pas mal les veines et les artères circulant sous l'épiderme. Le nombre en est même peu croyable, et il est tel point du faubourg Saint-Honoré où, sous le pavé de la chaussée, d'un trottoir à l'autre, on compte jusqu'à sept conduits cheminant côte à côte et se croisant par intervalles; mais ces conduites, sans cesse ébranlées par le tassement des terres, par le roulement des pesantes voitures, s'écarteront promptement, et se rompent souvent. Alors, sans l'inondation, si c'est une veine d'eau; et si c'est une veine de gaz, l'odorat du passant qui franchit ce pavé perdue l'aver-tissement bien vite qu'il faut presser le pas, et que la présence de l'ouvrier est nécessaire.

La peur, inévitablement causée par la réparation, et quel-quefois l'inondation des caves voisines, sont les seuls inconvénients qu'entraîne la rupture d'une conduite d'eau; mais celle d'un tuyau de gaz est beaucoup plus grave: il peut toujours en résulter des accidents semblables à celui de Clerkenwell.

Je me souviens que, rentrant chez moi par une belle nuit d'hiver, il y a trois ou quatre ans, et suivant le faubourg Saint-Honoré, je vis de loin une immense gerbe de feu qui s'élevait du pavé, précisément au milieu de la chaussée. Je m'arrêtai fort surpris de cette sorte de prodige, et je vis que cette flamme gigantesque sortait en bruisant d'un égoût alors en construction dans la rue. Les garçons des travaux avaient senti le gaz sortir du regard, avaient crué plaisir de l'allumer. Moi, je jugeai prudent de presser le pas. Deux jours après, ils s'amuserent à recommencer. Cette fois, le gaz fut moins patient: une effroyable détonation s'ensuivit; le tampon de l'égoût placé un peu plus loin, vers l'Élysée-Bourbon, fut arraché et lancé à une vingtaine de pieds. Toutes les vitres des maisons voisines furent brisées.

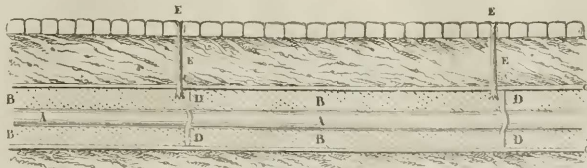
Un autre accident plus déplorable arriva dans un égoût sur un autre point de Paris. Une des compagnies d'éclairage au gaz avait obtenu de l'administration municipale, à titre d'essai, l'autorisation de poser une conduite en cuivre dans l'égoût-galerie des Martyrs. Cette conduite s'étant oxydée, il en résulta une fuite qui rempli l'égoût, et asphyxia ou brûla quatre ou cinq malheureux ouvriers qui avaient eu le courage de descendre dans ce tombeau pour la réparer.

Un malheur semblable arriva rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice. Un tuyau s'étant rompu, le gaz s'introduisit, à travers les murs et les fondations, jusque dans un rez-de-chaussée dont le plancher était en contact avec du sol de la rue. Deux malheureux hommes qui s'y trouvaient furent asphyxiés et périrent sans qu'on put leur porter secours. — Il y a quelques jours, on vient d'annoncer qu'un accident pareil était arrivé dans une des casernes de Paris. Plusieurs soldats asphyxiés n'ont pu être que difficilement rappelés à la vie.

Aussi, l'attention de l'administration et des hommes compétents s'est-elle depuis longtemps portée sur cet objet; c'est dans la crainte de ce danger, dont l'événement de l'égoût des Martyrs avait déjà révélé toute la gravité, que l'administration municipale parisienne a résisté aux sollicitations peu réfléchies qui l'exhortaient à placer dans les égouts, ou dans des galeries voisines, les conduites dont la présence sous le sol de la chaussée est une cause permanente de délavage et de remaniements. C'est aussi ce qui proscribit à jamais l'emploi, sur de grandes surfaces, de tous les pavages adhérents imperméables, tels que les pavages bitumés ou en bois et fondés sur béton, dont on a tenté jusqu'ici des essais partiels, et qui, en empêchant les fuites de se révéler à la surface, rendraient inevitables les accidents souterrains.

Toutefois, nous devons indiquer un système qui a été proposé il y a quelques années, et dont l'emploi paraîtrait entièrement les malheurs dont nous avons été témoins. Ce système, fort simple et d'une exécution peu dispendieuse, consisterait dans l'isolement complet de la conduite, dont les fuites seraient immédiatement transmises à la superficie du sol, même au travers d'un pavage adhérent imperméable. La figure ci-jointe, qui représente la coupe d'une chaussée sous laquelle passe une conduite posée selon ce système, en donnera facilement une idée.

La conduite A serait placée au milieu d'une couche de sable B, dont le diamètre serait au moins double du sien. Cette couche de sable serait revêtue d'une couche bitumée C, ou macramée en chaux hydraulique qui l'envahirait de toutes parts, et formerait ainsi comme une seconde conduite enfermant la première. De distance en distance, la couche de sable serait traversée dans tout son diamètre par des cloisons bitumées ou macramées D D, reposant sur la conduite:



et au droit de chaque cloison un petit évent en fonte E viendrait affleurer le pavé.

Il est évident que, si une fuite se manifestait sur un point quelconque de la conduite munie de cet appareil, l'eau ou le gaz, au lieu de miner les terres et de remplir les caves et les égouts voisins, glisserait dans le sable entre les cloisons imperméables, et, sortant par l'évent à la superficie du pavé, avvertirait immédiatement de la nécessité d'une prompt réparation.

Nous ne connaissons qu'un point de Paris où un moyen préservatif de cette nature ait été appliqué, et encore fort imparfaitement : c'est la rue Saint-Denis. La conduite de gaz qui passe en cet endroit devait forcément être posée le long du pied-droit de l'égout, et très-près des fondations des

maisons riveraines. Il y avait donc double danger : pour y remédier, on enveloppa la conduite d'une couche de sable et d'une chape raçonnée en mortier hydraulique. Mais on négligea l'évent, qui cependant nous semble indispensable pour révéler au dehors l'existence des fuites.

Il n'est donc pas exact de dire que l'accident de Clerkenwell est un fait nouveau qui doit appeler l'attention sur un danger auquel on n'avait pas encore songé. Déjà le danger est connu, et on a songé à le prévenir; mais il faut espérer que ce nouvel accident qui frappe nos voisins, engagera notre administration municipale à s'occuper activement des moyens de s'en garantir, en adoptant, soit le système que nous avons décrit, soit tout autre qui lui paraîtrait atteindre encore mieux le but qu'elle doit se proposer.

Fête de saint Louis, à Tunis.



(Chapelle Saint-Louis, à Tunis.)

Le 25 août 1845, on a célébré à Tunis, au milieu d'une population immense, l'anniversaire de la fête de saint Louis. Dès le point du jour, les vaisseaux français le *Jemmapes*, l'*Alger*, et le brick la *Cigogne*, ont annoncé la solennité par des salves d'artillerie. A huit heures du matin a commencé le service divin; le chapelain français, M. Fabbé Bourgaule, officier, assisté du clerc romain et maître de l'église de Tunis. Parmi les personnes présentes, on remarquait M. de Lagau, consul-général de France à Tunis; les commandants et les états-majors des trois bâtiments français; M. Charles Jourdain, directeur des travaux de la chapelle; les consuls de Naples, de Sardaigne, de Hollande et de Belgique; le chevalier Raifo, conseiller intime de S. A. le bey. Pendant tout le temps du service divin, la musique militaire du vaisseau l'*Alger* a fait entendre des airs graves et guerriers. Le *Te Deum* a été accompagné de salves d'artillerie.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute qu'en 1810 le bey de Tunis, Ahmed, a fait don au roi de France, sur sa demande, d'un terrain à l'ouest de la Goulette, entre la mer au nord, et des ruines romaines et cartaginaises au midi, à l'endroit même où mourut Louis IX, le 25 août 1270.

Louis IX, débarquant non loin de la Goulette, sur la plage de Carthage, où s'étendent les ruines de l'ancien port et des quais, avait déployé ses tentes à peu de distance,

sur une montagne isolée, en vue de Tunis et de la mer.

C'est sur cet emplacement même, à 16 kilomètres de Tunis, qu'est érigée aujourd'hui la chapelle Saint-Louis. Au milieu des ruines d'un ancien temple, peu éloignées d'un cirque de construction romaine et des restes d'un grand aqueduc, qui amenaient les eaux des montagnes à l'ancienne cité de Carthage, l'on a aplani avec soin une assez large enceinte entourée d'un mur d'appui, et un milieu de laquelle s'élève une plate-forme ronde, élégamment dallée à compartiments symétriques. On monte à cette plate-forme par six marches établies circulairement sur tout le pourtour, et au centre est construite la chapelle, d'une forme octogone. L'intérieur offre un rond-point entièrement libre au-dessous du dôme; on aperçoit ainsi, dès l'entrée, au fond, en face de la porte, l'autel, et au-dessus, dans la niche principale, la statue de saint Louis, en beau marbre blanc des Pyrénées, due au ciseau de M. Emile Saurre, et tirée des galeries de Versailles. L'édifice est bâti en pierre appelée marbre de Soliman, avec des remplissages en pierre de tuf, du sol de Carthage, et voûté en briques de Génes avec enduit de mortier de chaux, formant stuc à la manière du pays. Ses fondations s'appuient sur les dalles en marbre et sur les bases du temple d'Esculape. Les fondilles ont fait découvrir plusieurs morceaux de colonnes cannelées, en beau marbre jaune de Numidie, des

chapiteaux corinthiens et des parties d'entablement richement sculptés. La parait avoir été primitivement le palais de Didon, dont l'immense escalier s'avancait vers la mer.

Le gouverneur de l'arsenal, Sidé-Mahmoud, a fait solennellement, le 25 août 1840, remise du terrain concédé, au nom du bey, à M. de Lagau, consul-général de France. La première pierre de l'édifice fut posée le même jour, après la célébration de la messe par le père-préfet de Tunis, et un an après, le 25 août 1841, la chapelle fut inaugurée.

Au commencement de l'année 1845, M. Charles Jourdain, jeune architecte, déjà chargé de la construction de la chapelle, l'a été également de l'exécution des dépendances nécessaires à sa garde, à son entretien, à sa desserte. Ces dépendances consistent en un mur d'enceinte, et trois corps de bâtiments, à rez-de-chaussée et à terrasses, comprenant le logement des gardiens, une sacristie et des salles d'attente pour les visiteurs. Ces bâtiments sont reliés entre eux par des portiques en style de cloître gothique. Le terrain de l'enceinte est compris dans un octogone de cent mètres de diamètre. Des plantations de cyprès entourent le monument, et la manufacture royale de Sevres prépare, pour les croisées, des vitraux de couleur.

Fêtes des environs de Paris.

LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

Si les fêtes des environs de Paris se suivent et se ressemblent trop souvent, si leur physionomie générale porte une teinte de monotonie passablement soporifique, chacune a cependant un trait particulier qui la distingue de ses voisines. Corbeil a ses pèlerinages au tombeau du bon sire Aymon; Saint-Germain a son jeu du haquet et ses noces de Gaiache en plein air, où l'on voyait, il y a quinze jours, le soleil torréfier les viandes à la broche, ainsi prises entre deux feux; Nanterre a son jeu des ciseaux et son commencement de rosière; Clichy-la-Garenne, fier de son emplacement géographique à cent dix pieds au-dessus du niveau de la Seine, se donne un faux air suisse et forme des archers au moyen du tir à Foiseau; Saint-Cloud, enfin, pour abréger cette énumération qu'il ne tiendrait qu'à nous d'élever à des proportions homériques, Saint-Cloud, dis-je, a ses miriltons. La fête du bourg musical et le son de cet instrument nazillard ne se séparent point l'un de l'autre; qui dit Saint-Cloud, dit mirilton, et rien que d'entendre prononcer le nom de l'un, il nous semble avoir dans l'oreille les chevrotelements enroués de l'autre.

Ce n'est pas, Dieu merci, que le mirilton manque à aucune fête populaire; il s'en fait de toute épaisseur d'un roseau creux chargé de galantes devises et d'une pellicule d'oignon. Mais ailleurs, le mirilton, cet emblème enroué de la vieille gaieté française, partage le sceptre avec la trompette d'un son, la guimbarde et autres luttes amies de nos troubadours en casquette. A Saint-Cloud, il règne sans partage sur tout au moins sa voix altière étouffe les accents criards de ses rivaux humiliés. Il est le rossignol de ce bruyant bocage; il est, si l'on peut toutefois comparer une voix de bois à une voix d'homme, le premier ténor de cet immense et strident concert d'amateurs. C'est à Saint-Cloud qu'on le voit prendre les dimensions pyramidales d'une toise ou d'un tambour-major. Si ce mouvement ascensionnel continue, il atteindra bientôt à la hauteur d'un mât de cocagne. On le verra alors s'avancer dans la fête comme le superbe géant dont parle le poète lyrique. Une myriade d'autres miriltons moins favorisés de la nature et du bimbelotier formeront la suite triomphale et célébreront à l'envi ses louanges sur tous les tons. Mais lui, quelle poitrine humaine pourra contenir assez de souffle pour faire vibrer ses vastes flancs? Aucune, sans doute; son tube divinisé n'aura besoin, pour résonner, quo de l'haleine du zéphyr. Ce sera le mirilton éolien.

En attendant le jour de cette apothéose prédite par Grandville, et qui dès lors est inamuable (c'est comme si Nostradamus et l'*Almanach prophétique* y avaient passé), parcourons la fête, et sachons nous contenter des volupés qu'elle nous offre, mirilton à part; car si cet adorable instrument résume les plaisirs de la journée, il ne les constitue point encore, fort heureusement, à lui tout seul.

Mélangons-nous donc à cette foule de merveilleux, de provinciaux, de pimpantes femmes de loisir, de jeunes grisettes qui, pour manier l'aiguille de Mieux ve, n'en ont pas généralement toute la sagesse; de superbes commis-marchands, d'éblouissants clercs d'avoués, etc., etc., que voissent à chaque demi-heure les convois-monstres du chemin de fer, et égarons-nous sous les ombres du parc, l'un des chefs-d'œuvre du grand Le Nôtre.

Et d'abord, vous le savez, les journaux et le programme séduisant affiché aux quatre coins de Paris par l'ordre de M. le maire de Saint-Cloud, vous l'ont annoncé, les eaux jouent. Courons donc admirer ces doux bellos cascades et ce fameux jet d'eau, l'orgueil de l'hydraulique, qui éteindrait trois incendies et n'a pas laissé d'allumer, dans les vers suivants, la foudre, intransitable comme lui, du chantre des jardins, de Delille, puisqu'il fait l'appeler par son nom :

J'aime ces jets où l'oncle, en des canaux pressée,
Part, s'échappe et jaillit avec force élançée.
Tel j'ai vu le Saint-Cloud le becage enlanteur;
C'est, de son jet hardi mesure la hauteur.
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes aplaudissent.
Le gazon est plus vert, l'air plus frais, des oiseaux
Le chant s'élève au bruit de la chute des eaux;
Et les bois, inclinant leurs tiges arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Que voulez-vous que nous ajoutions à cette sublime poésie, à cet aplaudissement flatteur des bassins, des bosquets et des grottes, à cet orgueil des compas mesure la hauteur de ce jet garali? Rien, si ce n'est toutefois la tirade suivante, inspirée par lesdites cascades et le même jet d'eau, à un autre poète, celui-ci contemporain de Louis XIV. Le lecteur pourra comparer :

Quelle tempête, quel tonnerre:
Au temps le plus serein entends-je en ces beaux lieux?

Quel fracas redouble? Est-ce donc que la terre
Insultant de nouveau les cieux,
Menaçait de noyer les astres et les dieux,
Aujourd'hui, par ses eaux, pour déclarer la guerre?
J'en tremble. J'en frémis: agréable frayeur!
Dois-elle d'un art enchanteur,
Qui te donne une fable et clairement torture,
Pour montrer qu'il peut sous ses bois,
Quand il veut s'égarer, asservir la nature.

Les Naxos, sous mille images,
Commencent à jouer leurs divers personnages;
Fleuves et vents, centaures, demi-dieux,
Avec honneur prennent leurs places,
Mufles, araignées, liars, animaux hideux,
Mais embellis par l'or dont ils brillent aux yeux,
Avec leurs hideuses grimaces,
Font l'aspect le plus gracieux,
Lorsqu'au milieu de cette scène,
A force de contorsions,



(Fête de Saint-Cloud. — Le Mirliton, Dessin allegorique par J.-J. Graville.)

Et de faibles convulsions,
Les Naxos, perdant haleine,
Se précipitent à grands flots,
Et courent partager leurs eaux
Au lit tranquille de la Seine.

Conduites avec elle au vaste sein des mers,
Elles vont, de leur roi célébrant la puissance,
Repandre dans tout l'univers
Les beautés de Saint-Cloud et sa magnificence.

Placé sur la droite de la cascade, au milieu du grand bassin carré, le jet d'eau, le plus extraordinaire qui existe au monde, s'élève à 80 pieds au-dessus du niveau du bassin; il soulève à son orifice un poids de 150 livres, et consomme ou plutôt expectore dix barriques d'eau à la minute.

Telles sont les principales merveilles de ce parc, dont les ombrages rappellent tant de souvenirs. Les évoquons-nous? Il y aurait là matière à plus d'une digression élégiaque et rétrospective. C'est à Saint-Cloud que le coup de poignard de

maliser d'importance! Mais ces graves enseignements ne sont point notre fait. Nous sommes à la fête, non à la tribune; nous serions mal venu à invoquer Clovis et à prendre un ton solennel à propos de faire et de mirliton. Laissons donc là ces grands souvenirs historiques; quelques détails sur les principales fêtes que Saint-Cloud a vu célébrer seront beaucoup plus de saison.

Mais auparavant nous ne pouvons résister au désir de raconter comment Saint-Cloud fut érigé en résidence princière et avec quelle habileté Mazarin sut acquiescer à peu de frais pour Louis XIV cette magnifique habitation. L'anecdote est fort peu connue et mérite assurément de l'être. Toute la finesse, tranchons le mot, toute la rouerie du cardinal-ministre y apparaît sous son plus beau jour, et l'on y retrouve trait pour trait le subtil Mazarin de la Fronde. Voici l'histoire.

Le roi avant exprimé l'intention d'acheter une maison de plaisance pour M. le duc d'Orléans, le cardinal jeta les yeux sur celle d'un gros partisan située à Saint-Cloud, et qui était d'une étendue immense et d'une grande beauté; aussi revenait-elle à près d'un million à celui qui en était propriétaire. Mazarin alla un jour la visiter, et tout en en louant la magnificence, il dit au financier: « Voilà une maison qui, sans mentir, doit vous coûter au moins douze cent mille livres? — Oh! monseigneur, que dites-vous là? répondit le Turcaret, qui ne se souciait point d'avouer le chiffre de ses richesses, je ne suis point assez oisif pour consacrer à mes plaisirs une somme aussi considérable. — Combien donc cela vous coûte-t-il? reprit le cardinal; je gagerais que vous n'en êtes pas quitte à moins de deux cent mille écus. — Non, monseigneur, dit le trahant; je ne suis certes point en état de faire une si grosse dépense. — Serait-ce par hasard, répondit Mazarin, que la maison ne vous coûte pas au delà de cent mille écus? — Vous l'avez dit, monseigneur; c'est là juste-

Cette bruyante poésie fut composée à l'époque où MOUSSEAU, frère du roi, propriétaire de Saint-Cloud, voulant satisfaire l'impatience qu'éprouvait la ville d'admirer les merveilles de cette résidence, décida que les eaux de Saint-Cloud joueraient tous les jours, ce qui lui valut d'être inondé de pièces de vers semblables à celles qu'on vient de lire. On a certes raison de dire que la bonté, sur la terre, est parfois bien mal récompensée.

Voulez-vous maintenant de la prose, des détails techniques? En voici :

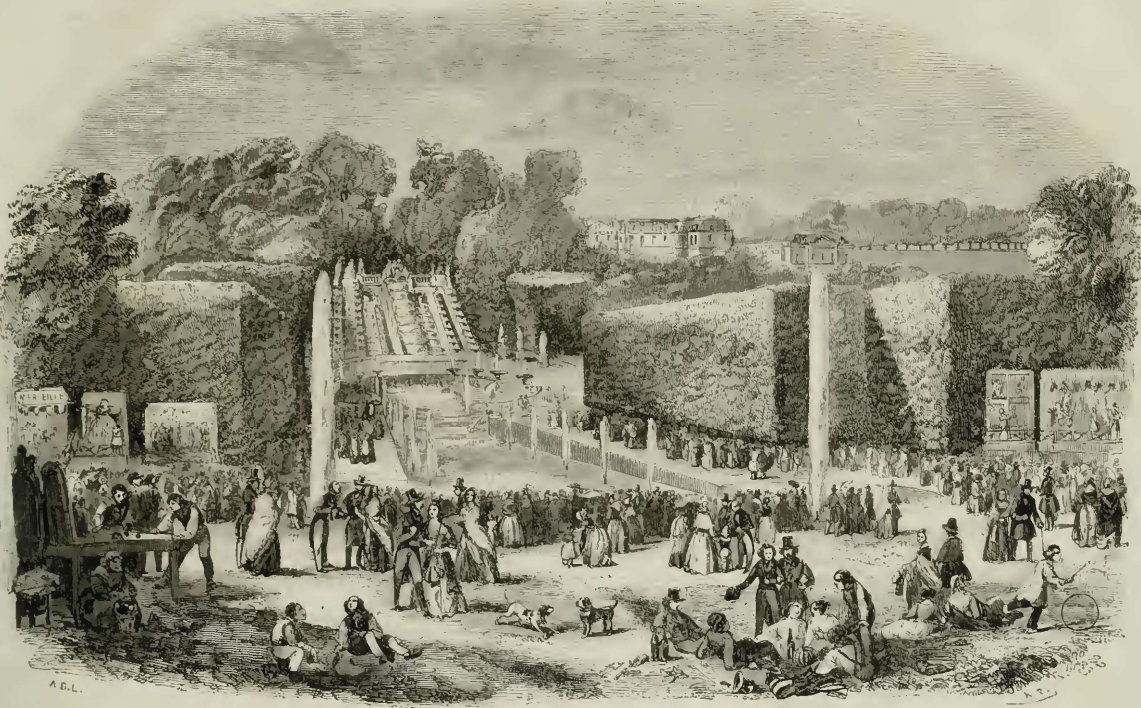
La fameuse chute d'eau artificielle de Saint-Cloud forme deux cascades, la première du dessin de Lepautre, la seconde due à Mansard. La haute cascade (celle de Lepautre) a 108 pieds de face sur autant de pente jusqu'à l'allée du Tillet, qui la sépare de la basse. Elle est décorée au sommet de deux figures colossales représentant la Saône et la Marne; celles qu'on voit à demi couchées sur la balustrade sont la Seine et la Loire. Aux extrémités sont placés Hercule et différentes statues de Faunes.

La basse cascade, située à la suite de la haute, est plus vaste que celle-ci. Elle a 270 pieds de longueur sur 96 de large et ne consomme pas moins de 5,700 muids d'eau à l'heure. Les eaux tombent dans un canal bordé de deux palissades de charmes et de bois, et orné de statues jusqu'à l'allée des Portiques, où se tient la fête de Saint-Cloud.



(La Lanterne de Dagène.)

Jacques Clément éteignit la race des Valois et mit les Bourbons sur le trône. C'est à Saint-Cloud que retentit ce cri funèbre immortalisé par l'oraison de Bossuet: « Madame se meurt! Madame est morte! » C'est à Saint-Cloud que le jeune vainqueur de l'Égypte et de l'Italie posa son pied victorieux sur la tribune législative, et que ce « fils de la liberté détrôna sa mère », comme a dit M. Casimir Delavigne. C'est de Saint-Cloud, enfin, qu'une autre tentative de même nature, mais moins heureuse, vint soulever Paris et se briser contre les barricades de Juillet. Que de leçons et quel beau texte à



(Les Grandes Eaux de Saint-Cloud.)

ment le prix, » s'écrie le financier, croyant avoir dupé le ministre par ce gros mensonge. Mazarin sourit, ne dit mot, et le lendemain il envoya au partisan trois cent mille livres, en lui mandant que le roi désirait acquérir sa maison pour M. le duc d'Orléans. La somme fut remise au traitant par un notaire, qui apportait le contrat de vente tout dressé. Force fut bien au financier-châtelain de s'exécuter et de céder au roi sa magnifique maison pour le tiers au plus de sa valeur.

L'habitation et ses dépendances furent aussitôt livrées à Lejunteur, à Mansard, à Girard, à Le Notre, qui en firent la majestueuse résidence que vous savez.

Les premières réjouissances qui suivirent cette métamorphose furent une fête, « où le roi, disent les journaux du temps, vint à Saint-Cloud, accompagné de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche, sur une galiole très-galamment ornée. Monsieur le traita, ajoutent-ils, avec une magnificence ex-

traordinaire; la bonne chère fut accompagnée de délicieux concerts et du divertissement d'une comédie traitée dans le jardin, éclairé par un grand nombre de lanternes. Les bords de la rivière, couverts de batelets dorés, étaient occupés par des fanfares, des trompettes et des tambours. »

Le 12 août 1660, un grand bal donné à Saint-Cloud est le prélude de l'union de Monsieur et de madame Henriette d'Angleterre. Dès lors, cette résidence devient un lieu de délices;



(Le Retour de Saint-Cloud.)

ce ne sont plus dans ses jardins que fêtes, spectacles et concerts, jusqu'au moment où, dans les salles du château, retentit le cri de mort et de douleur que nous avons cité plus haut.

Mais aucun deuil n'est éternel. Le 11 août 1672, les jardins de Saint-Cloud s'illuminent de nouveau pour la fête splendide offerte par Monsieur au roi, à l'occasion de son second mariage avec la princesse de Bavière. Les fêtes recommencent pour la naissance du duc de Valois et pour le baptême du duc de Chartres, qui fut depuis régent de France.

En 1677, l'inauguration de la galerie d'Apollon, peinte par Mignard, donne lieu à une nouvelle fête, sur les lambeaux de laquelle un poète de l'époque nous a légué, entre autres détails, les suivants :

Trois services rendaient cette table agréable,
Dix-sept plats à chacun, avec précaution,
Furent servis par ordre et sans confusion,
De gibier et poisson on y vit l'abondance;
On servit les desserts avec magnificence.

A chacun des repas que fit notre grand roi,
De tous ses ennemis la terreur et l'effroi,
La troupe de Monsieur chatouilla ses oreilles
Au son des violons, en jouant à merveille.
On y donna trois bals et l'on dansa des mieux.
L'éclat des diamants éblouissait les yeux.

On fit tous ces trois bals en neuf appartements;
Enfin tous les plaisirs furent doux et charmants.
Tout le monde admira la grâce sans égale
Et les puissants attraits de la maison royale.

En 1686, nouvelle fête à Saint-Cloud pour célébrer le succès de l'opération de la fistule pratiquée au roi par le chirurgien Félix. Cette fête (l'espace nous manque pour la décrire) a trouvé aussi un historien dans le sieur Laurent, de la Bibliothèque du Roi, lequel raconte agréablement

Que Félix, trop heureux, fit en perfection
La fatale opération.

Toutes ces fêtes avaient été offertes exclusivement à la cour; mais, en 1745, le duc d'Orléans, grand-père du roi actuel, celui qu'on avait surnommé le *roi de Paris*, donna à Saint-Cloud une grande fête où tout le monde fut admis. Il y eut spectacle pour les princes, spectacle pour la noblesse, et enfin spectacle pour le peuple. On eût dit ce jour-là, racontent les mémoires du temps, que l'Olympe était descendu sur la terre. On ne rencontrait dans le parc que Fannes, Sylvains, Naiades, Hamadravades; partant des concerts, partant des tables gratuites servies en abondance; enfin, tous les Parisiens, qui étaient accourus en foule à ces merveilles mythologiques, trouvèrent, le soir, des tritons complaisants et désintéressés qui les reconduisirent dans la grande ville sur des bateaux préparés aux frais du duc d'Orléans.

Mais, sous aucun règne, Saint-Cloud ne fut le théâtre de si nombreuses et de si brillantes fêtes que sous l'Empire. Napoléon affectionnait, comme l'on sait, cette résidence, sans doute en souvenir et en reconnaissance de ce qu'au 18 brumaire elle avait été le berceau de sa puissance impériale. Il habitait presque continuellement, et la plupart des grandes fêtes de cette prestigieuse époque ont été données à Saint-Cloud. Nous citerons, entre autres, celles qui célébrèrent le baptême du fils aîné de la reine Hortense, dont l'Empereur avait d'abord le dessein de faire son héritier, la fête du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et enfin celle qui suivit le 15 août 1811, la naissance du roi de Rome. Une pompe vraiment féérique présida particulièrement aux apprêts de cette dernière. A la chute du jour, le palais et le jardin s'illuminaient tout à coup comme par enchantement. — Ce fut, dit l'historien de cette résidence, une véritable forêt enchantée; chaque arbre semblait transformé en un bouquet de diamants; en une girandole de pierres; les cascades roulaient, au milieu des flammes, des eaux étincelantes de mille couleurs; le ciel était éclairé de feux qui se croisaient dans les airs avec une éblouissante rapidité; le canon de l'artillerie impériale se mêlait à cette artillerie artificielle; des orchestres animaient partout les danses et les plaisirs; une foule immense inondait les parcs et les bosquets.... Tout à coup éclata un orage épouvantable; le tonnerre gronda, la pluie tomba par torrents, et l'éclair qui sillonne la nue est la seule heure qui survive aux splendeurs fantasmagoriques de cette fête impériale.

La superstition populaire vit dans cette brusque interruption de la fête un sinistre présage. Elle ne se trompait pas; car, à quatre ans de là, les alliés occupaient la résidence favorite de l'Empereur, et le prince de Schwarzenberg donnait dans le parc de Saint-Cloud une dernière fête qui est restée tristement célèbre entre toutes.

Détournons nos yeux de ce tableau, et revenons à la fête du jour. Nous avons vu la grande cascade et le jet d'eau qui en sont le principal ornement, comme ils l'avaient été de toutes celles dont l'énumération précède. Gravissons maintenant le parc et allons visiter, sur le plateau qui le domine, le fameux monument renouvelé des Grecs, que l'on désigne sous le nom de *Lanterne de Diogène*. Voici, en abrégé, l'histoire de cette curiosité, à la fois locale et exotique. M. de Choiseul avait rapporté de ses voyages en Grèce le modèle en plâtre du monument athénien que les archéologues nomment la *Lanterne de Démétrius*, et qui figure à l'Acropole. Le plâtre fut imité en terre cuite par les deux frères Trabochi, avec une grande perfection. Ce travail, qui fixa l'attention universelle à l'Exposition de l'an XI, valut à ses auteurs une médaille d'argent. Napoléon le fit transporter à Saint-Cloud et dressa sur un obélisque élevé par M. Fontaine, au lieu où figurait jadis le Belvédère, sur le point culminant du parc; seulement, lors de la mise en place de cette contrefaçon de l'antique, on substitua au nom primitif du monument celui de *Lanterne de Diogène*. Cette métonymie n'eût vraisemblablement d'autre but que de flatter l'Empereur; les courtisans, qui déjà pullulaient à Saint-Cloud, n'avaient garde de laisser échapper une si belle occasion d'insinuer finement que Diogène avait enfin trouvé dans cette résidence l'homme qu'armé de sa lanterne, il cherchait depuis si longtemps. Nous ne nous arrêtons point à discuter le mérite de cette ingénieuse allégorie; seulement, nous avons peine à croire que Napoléon eût pu être l'homme de celui pour qui Alexandre n'avait été qu'un importun et un parasite incommode.

Lorsqu'il passa la nuit à Saint-Cloud, la lanterne de Démétrius ou de Diogène allumée était un phare qui, vu de Paris, annonçait à ses habitants la présence de l'Empereur au palais de cette résidence. On arrive par un escalier tournant jusqu'à cette façon de kiosque ou d'observatoire, d'où l'on embrasse un immense panorama que termine Paris à l'horizon, et sur les premiers plans duquel se détache, comme une ceinture verdoyante, ce parc où, comme l'a dit Marie-Joseph Clément dans sa belle pièce de la *Promenade à Saint-Cloud*,

De ces bois toujours verts les masses imposantes,
Ces jardins toujours qui surplombent les cotéaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux.

A tout prendre, la magnificence de ce coup d'œil nous paraît être le grand mérite monumental de la lanterne en question. Elle montre mieux qu'un homme; elle montre la nature sous l'un de ses plus beaux, de ses plus riches aspects, et Diogène lui-même oublierait un instant sa recherche toujours déçue, s'il était appelé à jour de cet admirable coup d'œil.

Mais pendant nos pérégrinations historiques dans le parc, les ombres sont leurrement descendues des collines. Voici la nuit. Déjà j'entends le mirilton qui résonne dans la grande allée des portiques. C'est l'instant le plus brillant, le plus solennel de la fête. Les arbres du parc s'illuminent; les orchestres forains retentissent; les saltimbanques s'égoïssent; les monstres s'agitent dans leurs tanières de sapin et de toiles peintes; ils ont ordre de pousser des hurlements féroces afin de fasciner plus sûrement la foule. Les boutiques de jouets d'enfants, de macarons, de sucre-d'orge, mais surtout, mais surtout, mais toujours, de miriltons, orientent leurs devantures d'un brillant éclairage de quatre chandeliers des six. Aimez-vous la danse? voici le bal de l'étoile et celui de Morel qui vous ouvrent leurs portes et vous convient à des rigodons échevelés. — Avez-vous besoin de remonter votre ménage? Notre vieille amie, madame Leroy, va vous en fournir les moyens. Prenez dix billets à la bokerie qu'elle fait tirer incessamment à son innombrable clientèle. Moyennant dix billets de dix centimes chacun, vous serez bien naïf, si vous ne gagnez pas au moins une petite tasse de cinq sous. Nous connaissons des gens qui ne s'approprient de vaiselle que chez madame Leroy. Sa marchandise n'est pas précisément de Sèvres; elle est de Saint-Cloud; mais qui ne sait que Saint-Cloud et Sèvres, c'est tout un!

Cependant le mirilton fait retentir les airs de toutes les mélodies imaginables, depuis *Mahrouc s'en va-t-en guerre*, *mirilton*, *ton-ton mirontaine*, *le Bon roi Dagobert*, *au Clair de la Lune*, *J'ai du bon Tabac*, et autres motifs populaires jusqu'au grand air des Puritains et à l'ouverture de Guillaume-Tell. C'est au son de ce formidable pot-pourri que se termine la fête. Il serait à désirer pour les oreilles quelque peu sensibles qu'il pût prendre fin avec elle, mais les accords très-peu parfaits résultant de la combustion des divers *cantabile* ci-dessus se prolongent jusque par delà l'heure du départ, hélas! et même celle du retour. Les échos de la rue Saint-Lazare en frémissent; la Chaussée-d'Antin assourdit croit que Paris est appelé au triste sort de Jéricho, et plus d'un mirilton traitreusement importé jusque dans le sein des familles justifie déplorablement par son ramage, les jours suivants, cet axiome qu'il n'y a jamais de bonne fête sans lendemain.

Romanciers contemporains

CHARLES DICKENS.

(Voir p. 26.)

ARRIVÉE A NEW-YORK.

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE.

Une légère agitation s'était fait sentir sur la place même de la terre de l'indépendance. Un alderman avait été élu à New-York la veille; ce qui n'avait pas peu aiguillonné la sensibilité des partis, les amis du candidat vaincu, ayant jugé à propos d'appuyer les immortels principes de la Pureté d'Élection et de la Liberté des votes en cassant un petit nombre de bras et de jambes, et en traquant de rue en rue un gentleman suspect, dans le bénevole dessein de lui fendre le nez. Ces gentillesse, folâtres écarts de l'imagination populaire, n'avaient cependant rien d'assez saillant pour qu'on s'en souvint encore après le repos d'une nuit, si les étincelles ne s'en fussent rallumées pétillantes au souffle vivifiant de la publicité. La nouvelle était déjà proclamée, avec de perçantes clameurs, par une nuée de petits crieurs qui s'étaient abattus, non-seulement dans tous les carrefours, dans toutes les rues de la ville, sur son port, sur ses quais, mais qui, du lillac à la quille, avaient envahi, avant qu'il touchât terre, le bateau à vapeur, pris d'assaut par cette légion de hardis petits citoyens.

« Ici! ici! voilà le *Tranche-au-Vif* de New-York! vociférait l'un. — Voici le dernier numéro du *Sicreux* de New-York, criait l'autre. — Lisez, lisez le *Pilori* du jour! hurlait un troisième. — Voilà l'histoire du matin! — Voici le dernier numéro du *Mouchard des Familles*! — Demandez, demandez l'*Esprit douze-trois*! — Demandez le *Beauty* de New-York! — Demandez le *Vandeur*! — Voici le *Charivari* des États-Unis! — Tous les papiers de New-York, du premier au dernier! Demandez, demandez!

— Ici vous trouvez le compte-rendu de l'échauffourée patriotique d'hier, de l'émeute *Locofoco* (1), qui a remué les whigs d'importance, et le récit véritable du procès des vieux poches et enfoncez des boeux de l'Alabama, et l'histoire exacte du très-intéressant *duet* aux couteaux-poignards (2)

(1) Ce sobriquet, donné au parti ultra-démocratique, et qu'il a accepté en Amérique (comme en France les Jacobins se firent nommer du nom de sans-culottes, qui leur avait été donné par leurs ennemis), a une origine assez obscure. On prétend que dans une assemblée mémorable du parti, les fenêtres étant ouvertes, un coup de vent éteignit les lumières, qui furent rallumées à l'aide d'allumettes nommées *Locofoco match*. Ce nom fut alors appliqué par les whigs au parti ultra-populaire, qui s'en para comme d'un titre.

(2) Le duet avec les couteaux de Bowie est quelque chose de

de Bowie, de l'Etat d'Arkansas. — Voilà, voilà les nouvelles comédiales, les dernières modes et les derniers cours! Demandez, demandez!

— Voici le *Pilori*! hurlait-on d'autre part, le *Pilori* de New-York! Voici un des douze mille numéros du *Pilori* de ce jour! Lisez, lisez les derniers cours de la Bourse et des marchés, et toutes les nouvelles du port! Lisez quatre colonnes de correspondance de la province, avec le récit détaillé du *raout* de la nuit dernière chez mistress White, et les observations particulièrement et anecdotiques du rédacteur sur toutes les grandes dames et beautés célèbres de New-York rassemblées à ce bal. — Voilà, voilà le *Pilori*! Demandez un des douze mille numéros du *Pilori* du jour; vous y verrez toute la coterie de Wall-Street, et toute la cabale de Washington en plein pilori. — Lisez, lisez le récit exact d'un grave délit commis par le secrétaire d'État dans la huitième année de son âge, communication obtenue à grands frais de sa nourrice. Voilà, voilà le *Pilori*! Achetez un des douze mille numéros de ce jour du *Pilori* de New-York. On y voit un colonne entière des noms en toutes lettres des citoyens de New-York, leur conduite en regard! — Voici, voici l'article du *Pilori* sur le juge qui l'avait fait assigner comme pamphlétaire, son hommage au jury indépendant qui ne l'a point condamné, et l'énumération de ce qui, au cas contraire, menaçait les jurés. — Voilà, voilà le *Pilori* toujours prêt, toujours prompt, toujours à l'affût! Achetez le premier journal des États-Unis; achetez un des douze mille numéros du *Pilori* du jour, tout frais sortant de la presse et encore en tirage. Demandez, demandez le *Pilori* de New-York!

— C'est à travers ces organes éclairés et progressifs que les bouillonnantes passions de ma patrie se font jour, dit une voix presque à l'oreille de Martin.

Celui-ci se retourna involontairement, et vit debout, à son coude, un quidam au teint pâle, aux joues creuses, ayant des cheveux noirs et de petits yeux chignolants, dont la singulière et douteuse expression tenait de l'humoriste et du dédaigneux, pouvait, sur plus ample examen, passer pour une heureuse combinaison de ruse, de vulgarité et de suffisance. La physionomie du personnage empruntait un surplus de gravité à son clipeau à larges bords, tandis que ses bras, majestueusement croisés, prétaient à sa tournure quelque chose de plus imposant. Le costume néanmoins pouvait paraître mesquin; les redingote bleue du monsieur descendait jusqu'à la cheville, cachant de courts et larges pantalons de même couleur, et un jabot fripé s'échappait, non sans prétention, de son vieux justaucorps de buffle. Ainsi accoutré, moitié appuyé, moitié assis sur le rebord du bateau à vapeur, ses larges pieds se croisant devant lui, et sa grosse crosse à fort pommeau de métal et ferrée du bout suspendue à son poignet par un cordon à glands, le gentleman chigna de l'œil droit, pinça le coin de la bouche, et répéta d'un air profond :

« C'est à travers ces organes éclairés et progressifs que les bouillonnantes passions de ma patrie se font jour! »

Le monsieur regardait Martin, qui, ne voyant personne auprès de lui pour répondre à l'allocution, s'inclina, et dit :

« C'est une allusion à... »

— Au palladium de nos libertés; à ce qui fait la terreur de l'oppression étrangère, monsieur! » répliqua l'Américain, indiquant, du bout de son bâton, un des jeunes crieurs de journaux, garçon borgne et d'une rare malpropreté. « Je fais allusion, dis-je, à ce qui nous attire l'admiration et l'envie du monde entier, monsieur, à ces hardis propagateurs des lumières, héros de la civilisation humaine! Permettez-moi, monsieur, ajouta-t-il en appuyant le bras de sa canne sur le pont, de l'air d'un homme avec lequel on ne badine pas, permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de ma patrie. »

— N'avez pas, comme vous voyez, touché terre encore, répliqua Martin, je suis assez mal préparé à répondre à cette question.

— Fort bien, dit l'Américain; puis désignant du bout de sa canne les vaisseaux amarrés dans le port, et enveloppant l'air et l'eau dans son geste grandiose; je parlerais même, ajouta-t-il, que vous étiez assez mal préparé à contempler d'aussi brillants symptômes de notre prospérité nationale!

— En vérité, je ne sais, dit Martin; mais si; je pense qu'il si. »

L'Américain chigna de l'œil d'un air fin, et affirma que cette manière solitaire de répondre ne lui déplaisait point.

« C'est chose naturelle, » ajouta-t-il. — En sa qualité de philosophe, il aimait à observer les préjugés humains sous toutes leurs faces.

« Je vois, monsieur, » poursuivit-il, inspectant les passagers d'un regard qu'il ramena ensuite vers Martin en posant son menton sur la pomme de sa canne; « je vois; vous avez apporté la cargaison ordinaire de misère, de pauvreté, d'ignorance et de crimes, et vous venez vous en déclarer dans le sein de la grande république. Fort bien, monsieur; qu'ils accourent, qu'ils viennent à toutes voiles de l'extrémité du vieux monde! Quand les vaisseaux sont sur le point de sombrer, les rats les quittent, dit-on. Il y a de la vérité dans cet axiome, à moi vous. »

« Le vieux navire pourra tenir la mer encore un an ou deux, à ce que j'espère, » dit Martin, laissant échapper un sourire, provoqué moins par le discours que par la bizarre emphase de l'orateur, qui, glissant sur les mots d'une certaine étendue, insistait sur les autres, comme si, les premiers étant deaille à se tirer d'affaire eux-mêmes, il n'eût eu à s'inquiéter que des monnayables.

« L'espérance, du moins le poète l'affirme, est la nourriture des jeunes désirs, monsieur, lit observer le gentleman; et cependant j'ai peine à croire qu'elle mène à bien les vôtres. »

terrible Ce conteau, dont la lame recourbée et à double tranchant est large comme la main, donne la mort presque à coup sûr. L'inventeur de cette arme funeste, Bowie, est mort, tué par un de ses propres couteaux.

— C'est au temps à répondre, » répliqua Martin.
L'Américain bocha la tête, et reprit au bout d'un moment :

« Comment vous nommez-vous, monsieur ? »
Martin dit son nom.

« Quel âge avez-vous, monsieur ? »

Martin dit son âge.

« Votre profession, monsieur ? »

Martin déclara qu'il était architecte.

« Et votre destination, quelle est-elle ? poursuivit le gentleman.

— Réellement, répondit Martin en riant, je ne saurais vous satisfaire à cet égard, ne la connaissant pas moi-même.

— Qui-da ! reprit-il.

— Vraiment, non, » dit Martin.

Le monsieur passa sa canne sous son bras gauche, et, après avoir examiné le jeune Anglais avec plus d'attention qu'il n'avait encore eu le loisir de le faire, il étendit sa main, se couca celle de Martin, et dit :

« Je me nomme le colonel Diver, monsieur, et je suis l'éditeur du *Bowdy* (1), journal de New-York. »

Martin reçut la communication avec le respect dû au ton de l'annonce.

« Le *Bowdy* de New-York, monsieur, reprit le colonel, comme vous ne l'ignorez pas, je présume, est l'organe de l'aristocratie en cette ville.

— Ah ! ah ! il y a une aristocratie dans ce pays ? demanda Martin ; et de quoi se compose-t-elle ?

— D'intelligence, monsieur, répliqua le colonel, d'intelligence et de vertu, et de ce qui ne peut manquer d'en être la conséquence naturelle dans cette république, d'argent, monsieur. »

« Ce renseignement enchantait Martin, qui se tenait pour assuré que si l'intelligence et la vertu menaient droit à la fortune, il ne pouvait manquer de devenir bientôt riche capitaliste. Il allait exprimer la joie que lui donnait cette nouvelle, lorsqu'il fut interrompu. Le capitaine du vaisseau venait saluer le colonel, et voyant sur le pont un étranger bien mis (le jeune homme avait jeté en arrière son manteau), il lui donna aussi une poignée de main, à l'inexprimable soulagement de Martin, qui, en dépit de la suprématie reconnue de l'intelligence et de la vertu en cette heureuse contrée, aurait été blessé au cœur en paraissant devant le colonel Diver dans l'humble attitude d'un passager de l'avant.

« Eh bien ! capitaine ? dit le colonel.

— Eh bien ! colonel ! cria le capitaine, vous avez eu mine de prospérité ; à peine si je pouvais vous remettre, en vérité.

— Une bonne traversée, capitaine ? demanda le colonel prenant l'autre à part.

— Oui vraiment ! une magnifique traversée, une vraie jouite, dit ou plutôt chanta le capitaine avec l'accent du terroir, vu le temps !

— Vraiment ? reprit le colonel.

— Vrai comme je vous le dis, » répondit le capitaine ; je viens justement d'envoyer un moussu porter à votre bureau, colonel, la liste des passagers.

— N'auriez-vous pas sous la main quelque autre de ces petits commissionnaires, capitaine ? demanda le colonel d'un ton qui frisait le reproche.

— Je le crois certes bien, que j'en ai. Nous en trouverions une douzaine s'il vous les fallait, colonel.

— Il suffirait d'un, je présume, pour porter jusqu'à mon bureau une douzaine de bouteilles de champagne, fit observer le colonel d'un air distrair. Une traversée des plus rapides, disiez-vous ?

— Des plus rapides, affirma le capitaine.

— Mon bureau n'est pas loin, comme vous savez, poursuivit le colonel. Je suis ravi que votre passage ait été si prompt, capitaine. Au cas où vous seriez à court de chopines, ne vous en inquiétez pas ; votre moussu, en faisant le trajet deux fois au lieu d'une, portera tout aussi bien les vingt-quatre pintes. La traversée était de premier ordre, capitaine ? Eh ?

— De la plus in...imaginable rapidité, dit le marin.

— Nous boirons à votre bonne fortune, capitaine. Vous pourriez, chemin faisant, me prêter le tire-bouchon et une demi-douzaine de verres, si bon vous semble. Quelles que soient les tempêtes que les éléments soulèvent contre le noble et rapide paquebot de ma patrie, contre le bon voilier, le *Screw*, monsieur, dit le colonel se tournant vers Martin et dessinant un victorieux paraphe sur le pont avec le bout de sa canne, la traversée d'allée et de venue n'est pour lui qu'une course. »

Le capitaine, qui avait pour le moment le *Pilori*, attaché dans une de ses cabines, manœuvra à bouche que veux-tu, et dans l'autre l'aimable *Tranche-au-Tif* huyant à se concher sous la table, prit cordialement congé de son ami et patron le colonel, et se hâta d'aller expédier le champagne, bien convaincu (ainsi qu'on le vit peu après) que s'il hésitait à se concilier les bonnes grâces de l'éditeur du *Bowdy*, l'illustre potentat le démenterait en gigantesques capitales à la vindicte publique, lui et son navire, avant qu'il fût plus vieux d'un jour, et s'en prendrait au beson à la mémoire de feu sa mère, enterrée depuis environ vingt ans.

Le colonel se trouvant seul alors avec Martin, l'arrêta au moment où celui-ci se disposait à s'éloigner, et lui offrit, comme à un Anglais étranger dans New-York, de lui faire connaître la ville, et de le présenter, au cas où la chose lui conviendrait, dans une pension bourgeoise du meilleur ton. Avant tout, il sollicita, comme il dit, l'honneur de la compagnie du voyageur au bureau du *Bowdy*, où il prétendait lui faire goûter une bouteille d'un champagne tout récemment importé d'Europe.

La route était si obligeante, si hospitalière, que, malgré sa répugnance à commencer la journée par une libation, Martin accepta. Enjoignant donc à Mark, encore tout absorbé

par la pauvre femme et ses trois enfants, d'en finir au plus tôt, de se faire livrer les bagages, et d'aller attendre ses ordres au bureau du *Bowdy*, Martin accompagna son nouvel ami.

Ils se frayèrent un chemin de leur mieux, à travers la triste foule d'émigrants qui encombraient le débarcadère : groupés autour de leurs lits, de leurs malles, ayant sous eux la tête nue, et au-dessus de la tête, les malheureux semblaient tonifiés d'une autre planète, tant ce Nouveau-Monde leur était étranger. Martin et son compagnon n'en poursuivirent pas moins leur route le long d'une rue bruyante, bordée, d'un côté, par les quais et le port ; et, de l'autre, par une éternelle rangée de maisons et de magasins à couleur tranchante, d'un rouge brique, ornés de plus d'enseignes noires avec lettres blanches, et de plus d'enseignes blanches avec lettres noires, que Martin n'en avait vu de sa vie dans cinquante fois cet espace. Ils tournèrent le coin d'une rue étroite, puis d'une autre, d'une autre encore, jusqu'à ce qu'enfin ils atteignissent une maison sur laquelle se lisaient en caractères gigantesques : *Bowdy Journal*.

Le colonel, qui avait toujours marché une main sur son cœur, sa tête oscillant d'un côté à l'autre, son chapeau rejeté en arrière, comme un homme qu'opresse le sentiment de sa propre grandeur, passa le premier, et, gravissant un escalier étroit et sale, il introduisit l'étranger dans une chambre à l'avenant. Des débris de journaux y faisaient litère ; épreuves et manuscrits gisaient pêle-mêle. Derrière un vieux bureau vermoulu, sur une table à treteaux, était assis un étrange personnage ; un tronçon de plume passé en travers de la bouche, tenant de la main droite une paire d'épaves ciseaux, il coupait, rognait, taillait une file de feuilles du *Bowdy Journal*. Il y avait quelque chose de si irrésistiblement comique dans le geste et dans l'expression, que, tout en se sentant sous le feu du regard du colonel Diver, Martin eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire.

L'individu qui siégeait sur la table, coupant et tranchant le *Bowdy* au vif, était un petit jeune homme imberbe, d'une pâleur maladive, qui pouvait venir de l'intensité de ses méditations, mais aussi, sans nul doute, de l'usage immodéré du tabac qu'il chiquait à ce moment-là même avec un vigoureux martiale. Son col de chemise était rabattu sur un ruban noir faisant office de cravate, et ses cheveux plats,

Rare et frêle espérance,

étaient non-seulement lisses et séparés sur le front, afin de ne rien voiler de son aspect poétique, mais avaient été épilés çà et là ; ce qui expliquait le prodigieux développement de cet organe de la pensée. Il avait ce genre de nez écrasé que le vulgaire se plaît à flétrir du nom de « nez de carlin, » mais dont le bout retroussé marque un superbe dédain des choses d'ici-bas ; un duvet jaunâtre pointait sur sa lèvre supérieure, si clair-semé en dépit des soins les plus assidus, qu'on hésitait à y voir les prémices d'une moustache ou une trace récente de pain d'épice, l'âge tendre du jeune adolescent permettant cette dernière conjoncture. Tout entier à sa besogne, chaque fois qu'il ouvrait et fermait ses gigantesques ciseaux, il faisait à l'unisson, avec ses mâchoires, un bruit des plus formidables.

Martin décida en lui-même que ce devait être le fils du colonel Diver, espoir de la famille, et future colonne du *Bowdy Journal*. Il commença même à complimenter le père sur la précocité de son jeune garçon, et sur le plaisir qu'il y avait à le voir jouer ainsi à l'édileur dans toute la maîtrise de son âge, lorsque le colonel l'interrompit au début de sa phrase, pour lui dire avec ardeur :

« Mon collaborateur pour le département de la guerre, M. Jefferson Brick, que j'ai l'honneur de vous présenter. »

Martin treussait à cette introduction inattendue, et à l'idée de l'irréparable bêtise qu'il avait fallu commettre.

Évidemment charmé de l'effet qu'il produisait, M. Brick tendit la main à l'étranger d'un air tout à fait protecteur et paternel, comme pour le rassurer et lui montrer qu'il s'effrayait à tort, lui (Brick) ne lui voulant aucun mal.

« Vous connaissez de réputation Jefferson Brick, à ce que je puis voir, monsieur ? reprit le colonel avec un sourire.

L'Angleterre a entendu parler de Jefferson Brick, l'Europe aussi. Voyons un peu : combien y a-t-il que vous avez laissé l'Angleterre, monsieur ?

— Cinq semaines environ, dit Martin.

— Cinq semaines, répéta le colonel d'un air pensif, comme il se lissait à son tour sur la table et balançait ses longues jambes ; alors, je puis vous demander lequel des articles de M. Brick exulta à cette époque le plus de l'Europe dans le parlement britannique et à la cour de Saint-James ?

— Sur ma parole, dit Martin, je...

— Je sais de bon lieu, monsieur, interrompit le colonel, que les cercles aristocratiques de votre pays tremblent au seul nom de Jefferson Brick ; mais je désirerais apprendre de votre bouche, monsieur, lequel de ses articles a asséné le coup de massue...

— Aux cent lettres de l'Hydre de la Corruption rampant dans la poussière, monstre terrassé, transpercé par le glaive de la Raison, et lançant jusqu'à la voûte céleste son empuerpré venin, » acheva M. Brick, se collant, d'un air farouche, d'une petite casquette de drap bleu, à visière vermillée, et citant son dernier article.

— Une libation à la liberté ! hein, Brick ? souffla le colonel.

— C'est de sang parfois qu'il la faut boire ! s'écria le petit homme prompt à la réplique ; oui, de sang ! » et, à ce mot, il reforma sa gigantesque tête de ciseaux avec un bruit aigre et discord, comme s'ils faisaient écho et se rangeaient à sa opinion sanguinaire.

À ce moment éritique, ces deux majestueux organes de la presse firent une pause et regardèrent Martin dans l'attente d'une réponse.

« Sur ma vie, dit ce dernier, qui avait repris sa froideur

habituelle, je ne saurais vous donner là-dessus le moindre renseignement, car la vérité est que je...

— Arrêtez ! s'écria le colonel, jetant un regard sombre à son collaborateur chargé du département de la guerre, et hochant la tête à chaque phrase. Je sais ce que vous allez nous dire. « Vous n'avez jamais entendu parler de Jefferson Brick ; vous n'avez jamais rien lu de lui ; vous ignorez jusqu'à l'existence du journal le *Bowdy* ; vous ne savez même pas quelle immense influence il exerce sur les cabinets de l'Europe ! c'est bien cela, n'est-ce pas ? dites oui.

— C'est certainement ce que j'allais répondre, reprit Martin.

— Contentez-vous, Jefferson ! dit le colonel gravement, n'éclatez pas... O Européens ! quand ouvrirez-vous les yeux à la vérité ? quand sortirez-vous des ténèbres de l'erreur ?... Sur ce, prenez un verre de vin. » Tout en parlant, le colonel se laissa glisser au bas de la table, et tira d'un panier derrière la porte une bouteille de champagne et trois verres.

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert ? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VIII.

LES DÉSASTRES.



« ASSASSIN de Rosalia », après avoir gagné le rivage, traversa les ruelles de Lerco, monument de la vindicte politique, et revit le bois où il avait conçu le plan de la vengeance qui lui venait d'accomplir. Il entra dans la citadelle, et, arrivé dans son appartement, il respira comme un homme qui atteint le terme d'une route difficile, et, se jetant sur son lit, il s'écria : « Enfin, je suis content. »

Mais le contentement ne suit point le crime, même chez ceux qui ont le sens enduré leur conscience. Les joies qu'il procure sont orgueilleuses comme l'enfer qui les enfante. Ramenon sentait sous lui sa couche se hérissier d'aiguillons, et ses draps pesaient sur son corps comme un linceul ; ses membraes agités se tordaient sur le lit, il voulait feindre la tranquillité devant son propre cœur, et, fermant les yeux, il essayait de dormir ; mais lorsqu'il revenait à lui, il se sentait tout grands ouverts, fixés sur des fantômes qui fascinaient sa vue. Ces fantômes n'étaient point évoqués par la peur, mais ils lui représentaient sa femme, son fils, au milieu de leurs angoisses. Immobile, il les retrouvait au pied de son lit, à son chevet, à la porte de sa chambre. Furieux de ne pouvoir les éviter, il s'efforçait de trouver dans cet épouvantable spectacle une source d'atracées jouissances. Il sauta à bas de son lit, courut au sommet de la tour ; et là, arrêtant ses regards étin-



(1) Ce mot veut dire tapageur de bas étage.

celants sur le lac, ses noirs cheveux épars sur ses tempes fiévreuses, d'une main tenant son épée, tandis que l'autre se crispait sur les créneaux, on l'aurait pris pour une statue placée en cet endroit pour orner l'édifice en effrayant la vue. Il secoua enfin résolument la tête, et dit :

— Tu es là ! Au milieu des eaux, femme maudite ! Oh ! pourquoi cette nuit n'est-elle pas éternelle ! pourquoi ne peut-elle ressentir autant de tortures qu'elle n'en a fait souffrir depuis deux mois ! »

Puis il vit les ténèbres s'épaissir vers le couchant, et une nuit aussi noire que la fumée d'une fournaise s'avancer en rasant le lac. Il prévit la bourrasque, et il s'en réjouit ; il s'en réjouit quand elle redoubla de violence ; chaque éclat du vent et de la foudre le transportait d'un infernal plaisir, parce que, dans la fureur de sa rage, il pensait que sa femme en souffrirait. L'eau qui tombait du ciel le pénétrait tout entier ; le vent sifflait au travers de ses cheveux en désordre, et il ne le sentait pas ; il ne sentait que l'ardeur de la vengeance.

Il ne cessa de regarder le lac qu'aux premiers lueurs de l'aube. Il s'alta à cheval, et parcourut avec fureur le rivage pour s'assurer si, par hasard, Rosalia n'avait point abordé, ou plutôt si la tempête n'avait point rejeté la son cadavre. Il ne vit rien, n'entendit parler de rien. Au comble de son horrible joie, il espéra que son plan avait complètement réussi, et que le lac s'était reformé sur la victime et sur les traces de l'assassinat. Dans les premiers jours, il masqua ses remords sous une activité fébrile ; il envoya aux environs s'informer si la tempête ou la crue des eaux n'avait mis personne en danger. Sous prétexte de surveiller les manoeuvres de certaines bandes qui infestaient la vallée de Saint-Martin, il fit partir divers écarts des batteurs d'estrade, qui devaient lui rapporter exactement ce qu'ils auraient entendu ; mais personne ne lui parla d'une femme noyée. Il put donc s'écrier : « Enfin, tu as rendu le dernier soupir ! Puisse ton âme avoir été longue, aussi pleine d'angoisses que je le souhaite, et que tu aies mérité ! Puisse-je un jour, comme j'ai joni de ta mort, mourir de celle de ton infâme amant ! »

Si on a une idée de la puissance sans frein des gouvernements militaires en tout temps, et du désordre particulier de cette époque, où, pour débrouiller un dédale inextricable d'affaires, on rendit un statut qui défendait de rechercher les délits commis durant la guerre de Monza, depuis le 1^{er} novembre 1522 jusqu'au 11 décembre 1529, on comprendrait facilement comment personne ne demanda à Ramengo un compte juridique de la disparition de Rosalia. A ses subalternes il imposa silence ; avec ses égaux il ne manqua ni de faux-fuyants ni de prétextes. Il répandit à Lecco le bruit que Rosalia avait été à Milan ; à Milan, qu'elle s'était échappée pour rejoindre ses parents dans l'exil ; puis, enfin, qu'elle était morte, ainsi que son enfant. Il feignit d'en être désespéré, et cacha ainsi son crime sous d'impénétrables apparences, et garda son secret aussi bien que le lac, son unique confident.

Les années coururent. Après les événements que nous avons racontés, Pusterla épousa Margherita Visconti. Ramengo, comme client de la famille, assista aux pompes de la bénédiction nuptiale. A cette heure sainte, où le cœur bat sur la frontière de deux vies, entre les desirs du passé et les promesses de l'avenir, le bourgeois de Rosalia se retraça le moment où cette vierge pure avait juré de l'aimer. Il vit ensuite la tendresse et la félicité répandre leurs fleurs sur les pas de Margherita ; une jalousie féroce s'empara de son âme lorsqu'il vit Pusterla, cet ennemi abhorré, devenir l'époux d'une gracieuse enfant. Le bonheur dont il fut témoin, et qui naissait au milieu de ces pures affections domestiques, rouvrit, si jamais elle avait été fermée, la blessure qu'il n'avait vue, comme il le pensait, que des mains de Pusterla. « Moi ! disait-il, il m'a ravi une femme, un fils ; — il a jeté dans mon cœur les fureurs qui le dévorent... et c'est au comble de la félicité ! Et quels charmes dans l'enfant que le ciel lui a donné ! Oh ! un fils ! si j'avais pu avoir un fils ! quelles joies ineffables ! quelles riantes espérances ! pouvoir aussi l'aimer, pouvoir éveiller aussi l'envie ! et je n'en aurai jamais, non, jamais ! C'est lui qui on est cause, et lui il a un fils, un enfant accompli, une femme, un modèle de beauté et de vertu ! Oh ! puisse-je un jour troubler ces vives joissances ! puisse-je porter à ses lèvres l'amertume du fiel dont il m'a abreuvé ! »

Il y a tant de sottise dans la haine, qu'elle sait prendre jusqu'aux apparences de l'amour. Soit que Ramengo se fût véritablement laissé captiver par la vertu et les charmes de Margherita, démon épris d'un ange ; soit qu'il ne crût sa vengeance complète qu'autant qu'il aurait rendu à Pusterla l'outrage qu'il prétendait en avoir reçu, il commença à entonner Margherita de ses hommages ; ses actions et ses paroles respirèrent la flatterie, et n'eurent d'autre but que de lui faire comprendre toute l'ardeur de sa passion ; il poussa l'effronterie jusqu'à lui déclarer ouvertement, Margherita se sentait trop élevée au-dessus de Ramengo, dont un secret instinct lui révélait la bassesse, quoiqu'elle ne commit point les crimes qu'il avait commis, pour que les grossières pointures de cet homme troublassent sa tranquillité. Elle garda un profond silence, et il lui parut que le mépris était le juste châtiment de sa faute. Mais Ramengo n'étant pas homme à s'avouer vaincu après une première défaite, il s'annuit de



plus en plus, peut-être par dépit, peut-être parce que, confiant dans son mérite comme ceux qui en ont le moins, il espérait, avec de la persévérance, remporter une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle était plus difficile. En outre, il avait fermement résolu de commencer ses vengeances contre Pusterla, en déshonorant son lit ; s'il n'y pouvait parvenir, il lui suffisait que les apparences y fussent, et que la malignité du vulgaire, en condamnant Margherita, troublât le sommeil de Franciscolo. « Cette femme, se disait-il, n'est-elle donc point comme les autres femmes ? Quelle est celle qui n'agrée point l'hommage rendu à sa beauté ? Oh ! elle succombera, elle succombera ! que l'occasion se présente seulement. »

L'occasion lui parut se présenter dans la circonstance que je vais dire. Bien qu'elle ne fut pas encore aussi commune qu'elle le devint depuis dans le seizième siècle et dans le siècle suivant, l'opinion courait alors qu'un homme pouvait parler avec les esprits infernaux, acquérir par là une puissance surnaturelle, quelquefois pour porter secours, le plus souvent pour nuire à ses semblables. On savait que les loups-garous et les sorciers pouvaient exciter et apaiser des orages. Il n'y avait pas une tempête qu'on ne leur attribuât. On en trouvait des preuves irréfragables dans les étranges apparences que prenaient les nuages en s'amoncelant, et dans lesquels l'imagination trouvait des figures de géants, de bêtes, de démons. Les astrologues, classe de savants qui touchaient de fort près aux choses de la magie, donnaient des lois aux princes, qui

faisaient dépendre des oracles de ces prophètes leurs actions, leurs guerres, leurs voyages. Toute maladie un peu étrange était attribuée à un sort, à un mauvais oeil ; tous les maux qu'on ne pouvait expliquer on donnait l'homme à l'avant pas le courage de s'enfermer étaient considérés comme l'œuvre des sorciers. On croyait qu'ils s'assemblaient pendant certaines nuits, dans certains sites, pour tenir leurs conciliabules infernaux.

Toutes ces opinions ne germaient pas uniquement dans les têtes populaires ; on pouvait même dire qu'elles ne s'étaient enracinées dans le peuple que grâce aux discussions et aux dispositions des chefs du peuple. Les républiques rendirent des décrets contre les enchanteurs ; toutes les églises consacèrent des formules pour les maudire et les conjurer. Les savants en faisant l'objet d'une discussion sérieuse et en règle. Lorsque les tribunaux poursuivirent les délits de sorcellerie, la croyance aux sorciers prit le caractère de la certitude. Comment imaginer que la justice fut dans l'erreur ? Ainsi réduite en système, cette opinion prit de la consistance parmi ceux qui prétendaient au titre de savant ; d'un autre côté, propagée dans le vulgaire par des bavards de tout habit et de toute condition, elle acquit une légitimité, que le renom de blasphemateur et d'hérétique eût aussitôt attiré ceux qui l'auraient révoquée en doute.

La puissance et le nombre des sorciers croissant en raison des persécutions dont ils étaient l'objet, les remèdes et les

antidotes se multiplièrent. Pendant que la classe cultivée avait les conjurations et les bûchers, le peuple, sans recourir à de si grands et si atroces moyens, opposait superstitions à superstitions. Parmi les remèdes les plus efficaces, on comptait surtout la rosée de la nuit de Saint-Jean. Qui avait été baigné de cette rosée, était assuré toute l'année contre les enroulements. Certaines herbes fleuries ou emplies pendant cette nuit étaient la pierre de touche et la guérison des maux de tête. Cette croyance s'unissait à d'autres croyances analogues qu'il est inutile de commenter ici, mais qui ont laissé des traces jusque dans le secret des machines à vapeur, tant en Italie que dans les pays étrangers. Dans tout le Nord, de la Suède à la Save et sur le Rhin, on allume encore de grands feux de joie pour le Saint-Jean. Un Anglais se trouvant en Irlande la veille de ce jour, fut averti de ne point s'étonner s'il voyait au milieu de la nuit des feux s'allumer sur les hauteurs des environs. A Newcastle, les cuisinières ont des feux de joie pendant cette soirée. A Londres, les rôtisseurs mènent des danses et des processions, revêtus de costumes grotesques. Dans une vallée du comté d'Oxford, dite du Cheval-Blanc, ils se rassemblent pour étriller le cheval, comme ils disent ; ils arrachent l'herbe d'un espace de terrain de manière à représenter un cheval gigantesque ; puis, après cet exploit, ils passent la journée en fêtes clameuses. Je sais deux districts de la Lombardie où, malgré les prohibitions, on sonne continuellement les cloches pendant toute la nuit de la Saint-Jean. Enfant, plus d'une fois j'ai été mené par quelque bonne femme pour recevoir la rosée de Saint-Jean, et en divers endroits on m'a montré d'énormes noyers qui, après être restés arides jusqu'à cette nuit, le matin se trouvent verdoyants comme de plus belle, et couverts d'un feuillage touffu.

Du temps de notre Marguerite, on célébrait avec plus de pompe, en raison de la foi ou de la crédulité, la veille de la Saint-Jean. Depuis la tombée de la nuit jusqu'à l'aube, les cloches ne se reposaient pas dans les cent vingt campaniles de la cité, afin que les sorciers, qui, si vous l'ignorez, ont une peur effroyable du bruit des cloches, ne pussent ni cueillir les herbes malfaisantes, ni empêcher, par leur malice, de cueillir les herbes salutaires. Pendant que le peuple ne fermait pas les yeux et sortait en foule pour recevoir la rosée miraculeuse. C'était une espèce de fête, un carnaval nocturne.



Dans les villages, tout le monde se rassemblait dans quelque grange, et là, au son des chalumeaux et des cornemuses, les villageois chantaient, dansaient et priaient tout ensemble. Je dis les jeunes gens ; quant aux vieillards, qui d'un pas paresseux s'étaient traînés aux aussi au clair de lune, ils répétaient une litanie d'histoires de sorciers. Une bonne dame me disait avoir vu de ses propres yeux tout au événement ; une autre avait connu deux, trois, vingt enroulements ; celle-ci avait entendu, toutes les nuits, un chat maudire sur le toit de la voisine ; celle-là avait une locataire qui, au milieu de la nuit, surtout lorsque son mari était absent, ouvrait sa porte et chuchotait certainement avec un esprit ; les plus nombreuses et les plus sincères étaient celles qui affirmait n'avoir jamais souffert d'aucune sorcellerie, mais parce qu'elles n'avaient jamais cessé de se baigner dans la rosée de la Saint-Jean.

L'Église, qui intervenait alors dans tous les actes de la vie publique et privée, ne se tenait point à l'écart en cette occasion ; et comme la coutume s'en est conservée jusqu'à nos jours pour la fête de la Nativité, on célébrait alors à la Saint-Jean trois messes, l'une à minuit, l'autre au point du jour, la troisième à noon. Pendant et après la messe nocturne, on chantait un cantique aux strophes nombreuses et de mesure variée ; il était entonné par les clercs, et les prêtres, et le peuple, de tout sa voix, et avec les symphonies dont il a coutume d'orne les chants en latin, donnait le répons :

Quam beatus puer natus
Salvatoris agnelus,
Incarnati nobis dati.....

Je n'ai pas besoin de dire qu'à Milan la solennité était plus bruyante et plus raffinée. Nul ne résistait chez soi, tous sortaient de tous côtés, et surtout vers un bois qui se trouvait au lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Saint-Jean-de-la-Paille. Les dames mettaient leur orgueil à s'y rendre en beaux vêtements blancs relevés d'ornements de couleurs variées, qui tranchaient d'une façon merveilleuse sur le fond obscur de la nuit. Elles étaient décolletées autant que le comportait la saison et l'usage, et parées éclatamment de fleurs qui couronnaient leur front, qu'elles tenaient à la main, qu'elles portaient en bouquets à leur ceinture, ou qui couraient en guirlandes au bas de leurs robes. Un grand nombre d'entre elles entonnaient des *canzons* d'une musique très-simple que les hommes accompagnaient en faux bourdon; les autres menaient des danses pleines de vivacité au son d'allégres symphonies. On ne pouvait entrer dans l'enceinte du bois ni en litère ni en cheval; tout le monde était donc obligé de s'y rendre à pied, nobles et plébéiens indistinctement, pite-mêlés, riches et pauvres; et comme ce mélange favorisait l'oubli des outrages différences de fortune, il en naissait une liberté vive et hardie, semblable à celle des bals masqués en carnaval. La nuit, la foule, la commode, l'agresse, occasionnait, comme on le pense bien, beaucoup de désordres dans des temps comme ceux dont nous nous occupons.

Je ne pourrais affirmer ni nier que Marguerite eût été sorcière et aux superstitions de ce genre, et qu'elle les redoutât. Il est pourtant probable qu'elle n'était point irréduite à cet égard, car lorsqu'un erreur est généralement accréditée, il n'y a qu'un bien petit nombre d'esprits que la sagacité d'observation et le mépris de l'autorité défendent de la déviation commune. Il est certain qu'elle aussi elle se mêlait à la foule dans cette solennité populaire, et qu'elle avait coutume de prendre un déshabillage honnête avec ses compagnes, se promenant avec elles toute la nuit. Le vil Ramengo crut que la présence de Marguerite en ce lieu était favorable à ses projets, et il se tint constamment auprès de la femme de Pusterla, étroitement attaché à ses pas comme un remors.

Les chroniqueurs, auxquels nous empruntons cette série de faits assez déconus, usent en général d'une licence de langage qui sonnerait mal aux oreilles modernes, habituées aux vœux et aux ménagements. Toutefois, en ce qui regarde la conduite de Ramengo dans cette soirée, ils ne disent rien autre chose sinon qu'il resta constamment auprès de Marguerite. Mais il est facile de comprendre à quel degré il poussa l'insolence, puisque Marguerite, malgré la modération de son esprit et la délicatesse de ses manières, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet.

Je n'ai pas besoin de dire quelle injure cruelle, irremédiable, ce fut pour l'âme criminelle de Ramengo, qui, comme un vase fêlé corrompait la rosée du ciel qu'il reçoit, trouvant dans les affections les plus tendres un stimulant à ses scélératesses. Il ne conçut point de remords de sa grossièreté; il ne vit que son orgueil outragé, son honneur compromis; l'ardeur de vengeance qu'il nourrissait déjà contre Pusterla s'alluma plus féroce contre la femme de son ennemi. « Oui, oui, se disait-il, d'un seul coup ils paieront tous leurs outrages. Orgueilleuse, je te ferai souvenir de la nuit de la Saint-Jean! »

Marguerite ne crut point devoir raconter à son mari cette injure de Ramengo. A quoi bon, en effet? elle se sentait parfaitement à l'abri des tentatives d'un être si méprisable. Les confier à son époux n'aurait eu d'autre résultat que d'exciter des débats et des malheurs réciproques. D'ailleurs, à partir de ce moment, Ramengo n'osa plus se présenter au palais des Pusterla. Les premières fois qu'il se trouva sur les pas de Franciscolo, il s'éloigna avec soin; mais comme les manières de son patron n'étaient point changées à son égard lorsqu'il le rencontrait dans les maisons étrangères, il comprit bientôt qu'il n'était point instruit de sa conduite, et se rassura sans s'adoucir; sa rage s'envenima même encore davantage lorsqu'il vit que, dans l'excès de son mépris pour lui, Marguerite l'avait regardé comme indigne de colère. La haine des méchants grandit en raison de la supériorité de leurs ennemis. Il crut qu'il ne serait satisfait qu'en remuant que le sang des Pusterla aurait racheté les injures qu'il en avait reçues. Il tenait ouverts des yeux investigateurs sur ce palais dont il n'osait plus franchir le seuil. Déjà nous avons vu avec quelles insinuations séduisantes il inspirait à Luchino le désir de déshonorer Marguerite. Lorsqu'il connut l'amitié de Pusterla contre les Visconti, il espéra que l'occasion de la perdre ne tarderait pas à se présenter; une accusation est si facile à inventer!

Une année presque entière venait de s'écouler depuis ce que je viens de vous raconter, et le prochain retour de la solennité de la Saint-Jean avait ouvert dans l'âme de Ramengo la plaie mal fermée. Les apprêts des citoyens pour fêter cette nuit, dont trois jours les séparaient à peine, les préparatifs des femmes, la joie des enfants, pour qui une fête est un événement, tout aggrava sa fureur et sa haine. On devine quelle bonne fortune ce fut pour lui d'avoir surpris l'imprudente conversation d'Alpino; elle lui mettait dans la main l'arme empoisonnée avec laquelle il pouvait frapper non-seulement Marguerite et son époux, mais leurs amis, qu'il exérait parce qu'ils étaient aimés d'eux. En même temps, il trouvait le moyen d'avancer dans la faveur du prince, en lui prouvant le zèle qu'il avait. L'ambition, son idole, lui montrait de loin le but de ses vœux, et, pour l'atteindre, il n'avait qu'à se faire un pont du corps de son ennemi. Il alla donc à la cour, et, ayant obtenu accès auprès de Luchino, il lui révéla toute la trame, et on imagine aisément s'il trouva dans son cœur des couleurs assez noires pour aggraver le crime et le danger dont le prince avait été menacé. Le secret

retour de Pusterla à Milan, et l'abandon de son ambassade, donnaient déjà matière aux soupçons. Le souvenir était récent de l'insolence enlevée à Galéas, précisément par les manœuvres d'un mari outragé; Luchino savait, en outre, qu'il méritait la haine d'un grand nombre de ses sujets, et soulevait un prétexte pour punir Marguerite de ses vertueux dédains. Quand le méchant trouva à cacher l'iniquité sous le masque de la justice, n'est-il pas au comble de ses vœux? Il ressortait du rapport de Ramengo que ceux qu'il fallait saisir les premiers étaient Hasibella et Alpino, et, sur leurs avis, se régler pour s'emparer des autres. Mais on connaissait assez Alpino pour savoir qu'il n'était point de torture qui pût lui arracher un aveu nuisible à la cause de ses bienfaiteurs. Pour les sauver, il aurait sacrifié sa vie, vie d'homme obscur et à laquelle le prince n'attachait aucune importance. Il parut donc plus habile de mettre la main sur Hasibella. Il n'avait pas un grand intérêt à se taire, et la torture devait lui arracher autant d'aveux qu'il en fallait pour procéder, sinon avec équité, du moins légalement, contre ceux qui on avait à cœur d'atteindre.

Avec l'emportement habituel de sa démarche, et jetant les yeux de tous côtés, Alpino traversait la place du Dôme, toujours plein d'enthousiasme pour les mêmes chimères, lorsqu'il s'entendit appeler à voix basse; il se retourna et



aperçut un des sergents du capitaine de justice, avec lequel il avait coutume de se rencontrer dans les assemblées populaires, au jeu, dans les spectacles, à la taverne, lieux que fréquentait Alpino pour multiplier, parmi le peuple et les jeunes gens, les amis et les soutiens de la bonne cause. Il se réjouit de cette rencontre; le sergent passa d'un air mystérieux à ses côtés et lui dit: « Suivez-moi. » Puis, comme s'il n'eût rien dit, il prit le chemin du Broletto Nuovo, se retira dans une des ruelles qui le traversent, et regardant avec son s'il n'était point aperçu: « Allez, dit-il à Alpino d'une voix alfrée, allez et fuyez, et préparez à Pusterla les moyens d'une promptie fuite. »

— Mais pourquoi?
— Le seigneur Luchino a donné l'ordre de l'incarcérer, lui, sa femme, et tous ses amis.
— Il a peut-être découvert?...
— Oui; il sait tout; on a appliqué Menoclozo à la torture, et il a parlé.
— Quel est le traître?
— Dieu le sait. Nul n'a parlé aujourd'hui au prince, si ce n'est Ramengo.

— Ramengo! s'écria Alpino avec l'accent d'une terreur désespérée. C'était donc à un traître qu'il s'était si entièrement confié; c'était donc son imprudence qui avait creusé un tel précipice sous les pas de ses amis. Hurlant et blasphémant Dieu dans sa rage, il quitta le sergent sans le remercier de son avis bienveillant, courut à travers la rue des marchands d'or, passa par la *Balla*, se rendit à la poterne de derrière du palais des Pusterla, et y frappa violemment. « Oh! oh! venez-vous donc enfoncer la porte! » s'écria une voix de l'intérieur; et on vit passer, par une lucarne latérale, une tête noire et barbe, avec deux yeux fendus à coups de hache et une balafre sur la joue. C'était notre connaissance Francino Malcolzo; il s'était acquis dans le pays un mauvais renom d'homme querelleur et violent, en distribuant maintes fois de rudes coups de poing et de braves coups de couteau, tant pour son propre compte que pour le compte d'autrui, jusqu'à ce qu'il fût entré au service de Pusterla. Quelque homme que fut un seigneur, il tenait néanmoins à ses gages quelque un de ces bas criminels, soit pour enlever un instrument de vengeance aux mains de ses ennemis, soit pour s'en servir au besoin contre eux-mêmes, dans ces temps où la justice ne s'obtenait guère qu'à la pointe de l'épée ou du poignard.

Lorsque le maraud eut vu et reconnu Alpino, il lui ouvrit aussitôt.

« Où est Franciscolo? lui demanda en toute hâte le jeune page.

— Il est dehors.
— Et Marguerite, notre maîtresse?
— Elle est également sortie.
— On sont-ils, au nom de Dieu? »

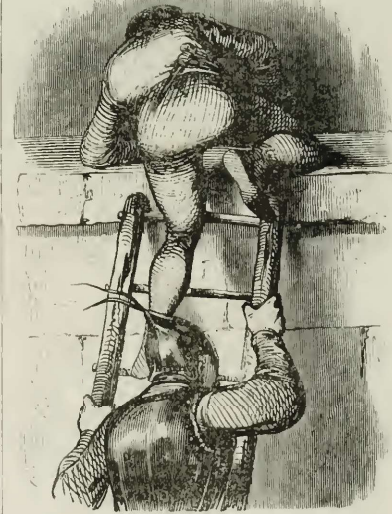
Malcolzo ne répondit que par un haussement d'épaules pour témoigner son ignorance. Alpino, au comble du dés-

espoir, courut aux écuries, sauta sur le meilleur coursier, et se dirigea à toute bride vers les lieux où il supposait que les Pusterla s'étaient rendus. La dernière parole que Francino entendit sortir de la bouche du page, fut celle-ci: « Maudits soient Luchino et les soutiens de sa cause! »

« Qu'il soit maudit! » répéta Francino en suivant du regard Alpino, qui fuyait aussi rapide que le vent; puis, pour tromper l'ennemi, il s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte, et jetant un coup d'œil sur la vièrre des Visconti, qui était peinte sur un pilier voisin, il se mit à siffler et à la regarder d'un air goguenard. Il était mal disposé pour les Visconti, dont la puissance réprimait les gens de son espèce; dans la maison où il était entré il n'entendait point parler de ces princes avec le miel sur les lèvres; encore excité par la bruyante imprécation d'Alpino, il ramassa un morceau de charbon, et, par plaisanterie, il dessina comme il put, autour des armes seigneuriales, deux poteaux surmontés d'une traverse, et qui figuraient une potence; une corde ou descendant qui s'attachait au cou de la vièrre. L'écouteur se mit à rire et dit: « Bâter un regard, sa Juliette et sa Marie Stuart; puis, éclatant de rire, il répétait d'un ton railleur: « Prenez la vièrre! la vièrre pendue! puisse-t-elle en être de même de son patron! »

— Pendant que le spadassin restait plongé dans une imbecille exaltation, l'orgie s'ouvrait derrière lui. Sur l'ordre de Luchino, le comte de Solecada Melik s'avancé, avec une grosse troupe de mercenaires, ses compatriotes, que le prince de Milan achetait pour sa défense parce qu'ils ignoraient toute langue, se moquaient les excommunications du pape, et restaient insensibles aux séductions des novateurs. Solecada Melik se mit promptement en marche pour surprendre les nobles rebelles dans leur palais. Le piétement des chevaux, le pas lourd des fantassins, attiraient les Milanais aux fenêtres et aux portes de leurs boutiques. « Qu'est-ce que c'est que ça? — C'est Solecada Melik, que Dieu nous protège! — Où vont-ils? pour quoi sont-ils en marche? — Regardez, regardez! ils ont des épées, des bâtons, des échelles; ils vont donc à l'attaque d'une forteresse? » Les plus paisibles et les plus laborieux se contentaient de suivre les soldats du regard, restant sur le seuil de leurs ateliers ou sur leur balcon. Les autres, comme les portefaix, les charbonniers, les boulangers, se mouvaient à la suite de la troupe, et se demandaient les uns aux autres où l'on allait, sans que personne pût satisfaire la commune curiosité. Melik se dirigea du côté du maréchal. « Est-ce qu'il veut fêter le seigneur Barbanabé? ou bien le beau Galéas? il lui porte ombre! — Il en est jaloux. » Mais les archers font un détour. « Attendez à voir. — Ils s'arrêtent dans la rue des Pusterla. — Ils appuient les échelles aux murs. — Vois donc celui-là comme il grimpe! on dirait d'un ours. — Comment? — A qui en veut-on? aux Pusterla? — Oh! madone de San-Celso! ce sont mes protecteurs! sauvez-nous, sauvez-nous, qu'on ne nous croie point de leur parti! »

Et le plus grand nombre se sauvait. Les autres restaient à regarder, mais ils étaient tenus à distance respectueuse par les halberdiers des soldats de Solecada Melik. Une partie de



la troupe assaillait la porte, les fenêtres, jusqu'au toit. Une autre, guidée par un personnage que sa visière baissée empêchait de reconnaître, prit la voie des seigneurs Piatti, et arriva derrière Francino Malcolzo, tout entier au jeu que nous avons rapporté. « Une potence! la vièrre pendue! les Visconti menacés de la potence! c'est cela! les serviteurs eux-mêmes sont dans l'intelligence du complot. » Ainsi disait un homme de la bande pendant qu'il battait Francino et qu'il l'accablait de coups. Un baillon comprime les cris du portier, et les cordes l'empêchaient de répondre aux innombrables coups de poing dont les Allemands le chargeaient vaillamment.

Cette potence, les fenêtres, les toits, avaient ouvert l'entrée du palais à la foule des assaillants; ils se saisirent du petit

nombre des serviteurs qui se trouvèrent sous leur main. Puis ils se répandirent dans les appartements comme s'ils avaient envahi une citadelle ennemie, cherchant les grands coupables, et sur leur route faisant changer de maître à tout ce qu'ils rencontraient de beau et de bon.

C'était surtout le personnage à la visière baissée qui se faisait remarquer par son ardeur à poursuivre les perquisitions. Il paraissait avoir une grande connaissance de la maison, et mettait une véritable passion à fouiller les chambres, de plus en plus mécontent à mesure qu'en entrant dans l'une d'elles il le trouvait déserte ou occupée par d'autres que ceux qu'il cherchait. Tout à coup dans une galerie, il vit Venturino, le bel enfant de Marguerite, qui jouait avec un épervier, sans



entendre ou sans s'effrayer du tumulte qui se faisait autour du palais. La levée crispée par le plus amer sourire, le bourgeois s'approcha de Venturino, le saisit brusquement, le fixa comme s'il eût voulu le mettre en pièces avec ses seuls regards. Pendant que le pauvre petit criait de toute sa force, appelait son père et sa mère, l'homme le serrait avec fureur contre sa poitrine, et lui demandait avec force : « Ou est ta mère? Mais comme Venturino ne répondait que par ses cris et ses larmes, il le menaçait, le frappait, et, sans l'abandonner d'un instant, continuait ses recherches par toute la chambre, sans oublier les recoins les plus secrets. Ne pouvant trouver ni Pusterla ni Marguerite, il rassemblait du moins les armes, les malles préparées, tout ce qui pouvait attester la présence de Francesco à Milan ou les préparatifs d'une révolte. Il fut surtout ravi de trouver la lettre que Matteo Visconti avait confiée à Pusterla pour qu'il la remit à ses frères. Il fit ensuite mettre les serviteurs aux fers, et il s'apprêta déjà à partir à demi-satisfait, lorsqu'en mettant le pied sur le pont-levis, il vit s'approcher Marguerite.

Au milieu de la disette qui régnait alors, beaucoup de femmes, cédant aux suggestions de la faim, vendaient leur beauté et leur honneur. Près de Sainte-Euphémie habitait une famille tellement nécessiteuse, que les parents préféraient l'oreille aux viles propositions d'un riche et lui promirent leur fille, pourvu qu'il satisfît à leurs besoins. La jeune fille, élevée dans les maximes de l'honneur et dans la crainte de Dieu, ne pouvait se soumettre à l'hécatombe d'un amour sans vertu et sans avenir. Elle suppliait le cavalier, elle suppliait ses parents; mais celui-ci n'entendait que ses grossiers desirs, les autres étaient vaincus par la faim. Dans cette extrémité, la jeune fille recourut à Marguerite, et ce ne fut pas en vain. Les secours qu'elle prodigua épargnèrent son crime.

A ce moment survint pour Marguerite la nécessité d'un départ imprévu. Elle voulut d'abord accomplir son œuvre, et bien qu'elle fût fatiguée des préparatifs de son voyage, elle trouva le temps de courir à la maison de la jeune informée, à l'heure où elle savait y rencontrer le riche seigneur. Là, elle feignit d'ignorer l'indigne pacte qu'il avait voulu conclure, et le loua de la charité dont il avait usé à l'égard de ces malheureux. Elle lui expliqua comment elle avait trouvé un mari pour la jeune fille, un homme étroit émissaire, et lui dit que les fiançailles se feraient le lendemain, en lui insistant que c'était la occasion de déployer sa libéralité. On fit venir l'époux, l'anneau fut donné, et Marguerite s'en alla au milieu des mille bénédictions des ces pauvres gens, qui l'acclamèrent d'instances pour qu'elle assistât le lendemain aux réjouissances qu'elle leur avait préparées.

Oh! les bénédictions des pauvres portent toujours des fruits, mais ce n'est pas sur cette terre inféconde de l'exil!

Pendant qu'on enveloppait dans sa mantille, Marguerite retourna à son palais, elle vit une multitude de passants; aux approches de sa maison, elle s'aperçut qu'elle était entourée d'une grande foule. Qu'est-ce que ce pouvait être? Quels frémissements au cœur de l'épouse et de la mère? A travers la foule, à travers la solatèque, elle s'ouvrit un passage. Plus d'un lui disait : « Fuyez, échappez-vous. » Elle-même, arrivée au front de la multitude, elle hésitait à pousser plus avant, en voyant cet envasement de son palais. Tout à coup elle aperçut sur le seuil de la porte l'homme qui portait Venturino dans ses bras. Dans de semblables circonstances, une femme connaît-elle des dangers? une mère en connaît-elle? Elle se jeta au-devant de l'inconnu, mais elle n'eut pas le temps de le pointer. A peine l'eut-elle entrevue, qu'il bassa le cou et s'échappa en criant d'une voix rauque, répétant un cri de terreur de l'enfant, et que, montrant Marguerite à Sforzada

Melik, il lui dit : « La voilà; c'est elle. Qu'on l'enchaîne. »

Le comptable en donna l'ordre; mais comme les soldats, en la saisissant, lirent tomber son voile, à la vue de ce front resplendissant d'une majesté superbe, de ces yeux animés par l'amour et par l'épouvante, de la blancheur de ce teint pâli, à l'aspect de cette physionomie qui exprimait avec tant d'éloquence le désespoir et le dévouement, qui lui faisaient oublier son propre danger pour ne songer qu'au péril des objets de sa tendresse, ces mercenaires restèrent comme frappés d'une sainte terreur. Mais Sforzada, qui faisait peu de cas des prières folantes, que lui adressait Marguerite, et qui ne voulait point se rebeller dans cette mission de cruauté qu'il exerçait, avec de magnifiques honneurs, contre cette

d'impotent. Une crainte très-puissante leur fit même regretter ce qu'ils ont pu dire ou faire dans la précédente soirée. « Mais nous étions si nombreux, se disent-ils; naturellement on n'aura pas pris garde à moi; au besoin, je dirai que j'étais entre deux vins. »

Ils reprennent leurs haches, leurs scies, leurs truelles; ils recommandent à leurs femmes de remettre en place les armes si belligèrement tirées, de faire dire leur prière aux enfants, et de tenir la soupe prête pour le premier coup de la *Zastava* (c'est une cloche ainsi appelée du nom du possesseur qui l'avait fait fonder, et elle annonçait l'heure de l'indulgence).

Puis, en grimoisant un pain de millet bien dur, ils retournaient à leurs travaux, dociles, libres de toute pensée, comme si rien ne fût arrivé. De tout ce débordement de paroles, de ce fracas d'imprécations et de fanfaronnades insouciantes, il n'était rien resté qu'une mystérieuse rumeur, une curiosité pleine de défiance, un prudent chuchotement des voisins entre eux, et qui n'avait lieu qu'entre les amis les plus particuliers et les plus sûrs.

« Eh bien! il y a du nouveau? »

« Hem, je n'y comprends rien. Mais, lorsque viendra ici un de mes chalandis, qui est immédiatement lié avec le cuisinier du lieutenant du capitaine de justice, je saurai la chose dans tous ses détails. »

« Et des prisonniers, qu'en fera-t-il? »

« Ils donneront de l'ouvrage à maître Impicca (c'est le nom du bourreau d'alors). Les statuts sont clairs : *Suspensatur eo modo ut moriatur. Qu'il soit pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.* »

« Qu'en dites-vous? Eh! nous irons voir cela. Ai-je bien parlé? »

« Je ne sais que dire. Les honnêtes gens ne se mêlent point de remuer. Quelles intrigues entrent dans la tête de ces seigneurs! Vouloir se heurter contre les murs! C'est comme si le lionneur voulait opposer ses cornes à celles du bélier. Ai-je bien parlé? »

« Comme un prédicateur. »

« C'est l'histoire de l'âne qui, passant l'autre jour par ici, s'enfuit; ne pas avancer plus loin. Qu'en arriva-t-il? Son maître le bâtonna tant qu'il en put porter, et le bâta, ruant, brayant, s'écouillant, dut à la fin céder et marcher. »

« Le proverbe ne ment point quand il dit : Il faut que l'âne en passe par ce que veut le patron. »

« C'est cela même. Les hommes sont nés, nous partie pour choir, nous partie pour commander. Est-ce bien parlé? Un peu au-dessus, un peu au-dessous, qu'un seul commande ou que plusieurs commandent, les choses vont toujours du même pied, et, de toute manière, il nous faut travailler tout le jour. Est-ce bien parlé? »

« Freshin. Quant à moi, je suis avec des moines et je cultive leur jardin. Si un jour j'entends crier vive saint Ambroise, je crie aussi vive saint Ambroise. Si demain ils hurlent vive Visconti, je hurle plus fort vive la vipère. »

« Bravo! c'est ainsi qu'on a des amis partout. »

« Et qu'on meurt dans son lit. »

Cependant ils siffaient une cadence ou chantaient un air. Ceux-ci excitaient leurs ouvriers au travail on courtaient quelque apprenti insolent; ici ils appuyaient davantage la robe, là ils faisaient rouler la roue du tour, pendant que les soufflets respiraient, les limes criaient, les marteaux retentissaient. Et la foule des curieux, des riches, des désolés, des gens d'affaires, des dévots, remplissait à son ordinaire les rues, les maisons, les places, les églises; les uns tristes, les autres joyeux, chacun selon l'état de sa fortune et les événements de sa vie; mais personne ne s'effrayait en particulier de ce qui faisait le malheur général.

Le dimanche suivant, ce fut à Milan une solennité mémorable, à l'occasion du synode général des dominicains, tenu dans le couvent de Saint-Eustorge, sous la présidence d'Ugo Vanteman, sixième général de cet ordre récent et alors dans toute l'énergie de sa puissance. On y résolut le transfèrement du corps de Pierre martyr, de Vérone, tue à Barlassine par ceux qui ne pouvaient souffrir le zèle que déployait ce personnage pour établir et exercer en Italie l'inquisition contre l'hérésie. Giovanni Balbani, de Pise, un des premiers restaurateurs de la sculpture, avait composé pour l'église de Saint-Eustorge cette merveilleuse chaise que tout le monde connaît. Giovanni Visconti, frère de Lucchino, y déposa les saintes reliques, revêtu de ses habits pontificaux, à la tête d'une somptueuse procession où figuraient tous les évêques de la province, la cour, la fleur de la noblesse, et soixante corporations d'artisans et de négociants, chacun avec sa devise et son étendard à l'image du saint son patron. Le peuple accourut en foule de toutes les cités, de toutes les campagnes voisines; ce fut tout le jour un religieux carillon, des courses de chevaux, des représentations de mystères, et des prières, de Livoguerne, une dévotion et une allégresse qu'on ne surmonte décrite. Le soir, des chants, de la musique, des illuminations, des feux de joie, — que le vulgaire ne distingue jamais des feux d'artifices.



canaille lombarde, lui fit mettre les menottes, et ordonna de l'emmener. Mais auparavant le scelerat, toujours caché par sa visière, s'approcha de l'infamé, et lui montrant son fils, lui dit d'une voix basse, mais où perçait la rage : « Marguerite, rappelez-vous la nuit de la Saint-Jean. »

Comme on faisait alors trop peu de cas du peuple pour se soucier de le tromper, les arrêts de la justice souveraine étaient proclamés à grands cris et au bruit des cloches sonnant à toute volée d'écluse en église; les cloches se mirent en mouvement les unes après les autres, pour continuer ensuite leur orageux concert. En peu d'instants Milan fut comme bouleversé; les citoyens se rendirent dans les rues, inquiets, troubles, craignant par l'exemple de Pusterla que le prince ne gardât plus aucune mesure, et qu'il fallût désormais que la liberté de chacun fût à la merci de son caprice. Par degrés les imaginations s'allumèrent; on blâma d'abord avec quelque modération; du blâme on passa aux injures, des injures aux menaces; des groupes se formèrent de tous côtés, dans lesquels on louait Pusterla. Les pauvres se rappelaient les bienfaits de Marguerite, et des orateurs populaires, rappelant les jours de liberté dont avaient joui leurs ancêtres, excitaient ouvertement les Milanais à prendre les armes. Cependant, brique sous l'heure ou, selon les ordonnances, on ne devait plus sortir qu'avec une lanterne, sous peine de 25 marcs d'amende, on vit tout et sans de boutiques, pareil à un mur qui s'éroule sous la pioche du mineur, se fonder et se disperser en tous sens. Toujours belliqueux, du moins en paroles, ils ne rentrent dans leurs demeures que pour effayer leurs femmes en détachant leurs armures de la muraille, en fourbissant leurs estocs, en essayant leurs lances, en faisant, en un mot, tous les préparatifs nécessaires pour pourfendre des geants. Pendant les premières heures de la nuit, de fenêtre en fenêtre, on les entendait se crier : « Eh bien! compère, rien de nouveau? — Non. — Et vous, savez-vous quelque chose? — Non. » Puis, après un instant de silence, la même demande recommençait, suivie de la même réponse.

Peu à peu cette grande effulgence s'apaisa. Les femmes plaintives et les prudents vieillards parvinrent à mettre ces furieux dans leur lit. Les fenêtres se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et tout rentra dans l'obscurité et dans le repos. Le lendemain matin, à demi éveillés, un million de leur pacifique baillement quotidien, ils se soulevèrent du trouble, de l'empoulement de la veille. Leur mémoire leur en retraça lentement les motifs et l'issue; ils se tirent leur tête de dessous la couverture; « Comment, il est déjà nuit! » Ils prêtent l'oreille; c'est le calme accoutumé, le tranquille murmure des autres matines. Tout à fait refroidis, tout à fait paisibles, ils se déttent à loisir, à loisir se mettent sur leur séant, et se baient enfin à la fenêtre. Tout est vraiment tranquille; les boutiques sont encore fermées; les échelles ne sonnent que le messe on les matines; les lutteurs, les jardiniers, les maçons, les voyers, les manœuvres, s'en vont à leurs travaux ordinaires.

« Tant mieux! s'écrient-ils, grâces en soient rendues au Seigneur! »

Une lâche sécurité à succéder au courage de la peur; à cette grande impitiosité, à cet élan terrible, une langueur

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

RÉPONSE A M. DE LAMARTINE, par le prince Napoléon-Louis BONAPARTE. 1845. Paris, à l'Administration de la Librairie, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16 (près la Bourse). 50 c.

LA REVUE INDÉPENDANTE, Revue philosophique, littéraire, scientifique et politique, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois, avec un bulletin bibliographique.

Le titre de ce recueil indique assez son caractère; c'est une tribune ouverte à tous les libres penseurs que rapproche une loi commune en l'avent de la démocratie. Les premiers lieux connus de ses principaux collaborateurs nous dispensent d'un exposé de principes: le sommaire des dernières livraisons, qu'on trouvera plus bas, donnera d'ailleurs une idée plus complète que nous ne pourrions le faire dans un étroit espace, de l'esprit qui préside à l'ensemble de la rédaction, et de la variété des matières qu'elle embrasse.

Outre les articles de fond et les travaux originaux qui remplissent la première partie du journal, la REVUE INDÉPENDANTE consacre dans chaque livraison une partie de ses feuilles à l'examen critique de tout ce qui se produit chaque jour d'intéressant dans les sciences, les lettres et les arts. C'est en cela surtout qu'elle s'efforce de justifier son titre de REVUE.

Un bulletin bibliographique accompagne chaque livraison. On y rend compte, par une analyse courte et substantielle, de tous les ouvrages importants qui se publient tant en France qu'à l'étranger. Au moyen de cette analyse, chaque lecteur, qu'il partage ou non l'opinion de la REVUE et celle du critique, peut juger par lui-même du contenu et de la valeur du livre, et n'est pas exposé, en l'achetant, au déception qu'amènent trop souvent les éloges systématiques ou complaisants des critiques et les impudentes réclames de la spéculation. La philosophie, l'économie politique, le droit, l'histoire, les sciences physiques et naturelles, la médecine, l'agriculture, ou, en un mot, toutes les branches des connaissances humaines, sont ainsi passées en revue, de manière à tenir journellement chaque lecteur au courant du progrès qui se fait dans chacune d'elles.

Des bulletins particuliers sont consacrés aux comptes-rendus des différentes académies, à la musique, aux beaux-arts et à la critique théâtrale.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES FOMES V, VI, VII, VIII ET IX DE LA REVUE INDÉPENDANTE.

25 Décembre. — I. M. Cousin, auteur de la mutilation d'un écrit posthume de Bouffier, par Pierre LEROUX. — II. Gensueto (10^e partie), par GEORGE SAND. — III. Histoire de l'insurrection lyonnaise de novembre 1851, par Louis BLANC. — IV. Souvenirs d'Angleterre, par Alfred MICHELIS. — V. Au printemps, par Victor de LAPRADE. — VI. Revue musicale. — VII. Revue théâtrale. — VIII. Bulletin bibliographique. — IX. Situation des partis, par Anselme PÉTRIN. — X. Chronique politique.

TOME VI. — 10 Janvier. — I. Gensueto (11^e partie), par GEORGE SAND. — II. Afranchissement légal de la presse, par Anselme PÉTRIN. — III. Les aventures et improvisations de Kourougrou, recueillies par Alexandre CHOŁDZKO, en Perse, par GEORGE SAND. — IV. Géographie botanique. — De la distribution des grands végétaux à la surface de l'Europe, par Ch. MARTIN. — V. Souvenirs d'Angleterre, par Alfred MICHELIS. — VI. Notes et nouvelles. — VII. Revue théâtrale. — VIII. Revue scientifique. — IX. Bulletin bibliographique. — X. Chronique politique.

25 Janvier. — I. Anselmispouds et Darvands (fragments), par F. LAURENSAIS. — II. Gensueto (12^e partie), par GEORGE SAND. — III. Le droit de visite jugé par les Anglais, épisode de l'histoire d'Angleterre (1675-1742), par Eugène FONCABE. — IV. Réponse aux lettres de MM. Duvergier et X. de Tocqueville, par A. PÉTRIN. — V. A. D'une nouvelle typographie, par Pierre LEROUX. — VI. Les Corymbes, ode, par Victor de LAPRADE. — VII. Revue musicale, par F. G. — VIII. Revue théâtrale. — IX. Bulletin bibliographique. — X. Chronique politique.

10 Février. — I. Anselmispouds et Darvands (fragments), par F. LAURENSAIS. — II. Gensueto (15^e partie), par GEORGE SAND. — III. L'Allemand pendant la guerre de la décadence. — Leios de la Révolution française au oca du Rhin, par H. LAROS. — IV. Les aventures et les improvisations de Kourougrou, recueillies par Alexandre CHOŁDZKO, en Perse, par GEORGE SAND. — V. Lettres sur la Chine; l'Angleterre et la Chine; le traité de Nanking, par Jules DUPRE. — VI. Projet de loi sur la police du roulage, par Anselme PÉTRIN. — VII. Bulletin bibliographique. — VIII. Chronique politique.

25 Février. — I. Gensueto (14^e partie), par GEORGE SAND. — II. Économie politique, extraits de M. Michel Chevalier, par E. CAVAYENAC. — III. La Géométrie ou la guerre des Chats, poème de Lopez de Vega, par Damas HINARD. — IV. Lettres sur l'Amérique centrale, Guatemala, par Charles VÉRYET. — V. Haiti. — Monuments, prisons, éducation, par V. SCHOEDLER. — VI. Notes et nouvelles. — VII. Revue scientifique. — VIII. Bulletin bibliographique. — IX. Chronique politique.

TOME VII. — 10 Mars. — I. Gensueto (15^e partie), par GEORGE SAND. — II. La Métrorrhagie des plantes, de Goethe, et la loi de Symétrie, de Pyr. Aug. de Candolle, par Charles MARTIN. — III. Lettres sur la Chine. — Civilisation chinoise. — Son état actuel. — Son avenir, par Jules DUPRE. — IV. L'Alambra, par Louis VILBERT. — V. De la destruction du polythéisme, par M. LAROS. — VI. De la connaissance progressive des langues étrangères, — MM. Jacotot. — Robertson. — Savoye, par F. GINIS. — VII. Les Barges, par Albert AUBERT. — VIII. Bulletin bibliographique. — IX. Travaux parlementaires. — Des divers projets de loi récemment présentés, par Anselme PÉTRIN. — X. Chronique politique.

25 Mars. — I. Gensueto (16^e et dernière partie), par GEORGE SAND. — II. De la colonisation de l'Algérie, par G. CAVAYENAC. — III. Salon de 1845. — Coup d'œil général (premier article). — IV. Légendes orientales. — Traditions autrichiennes, suivant les docteurs musulmans, par Perron, directeur de l'école de médecine du Kaire. — V. Suivan, par Victor de LAPRADE. — Himes héroïques, par Auguste BARBIER. — Le sommeil de Barberousse,

par Julia MICHEL. — VI. Notes et nouvelles. — VII. Revue scientifique. — VIII. Revue théâtrale. — IX. Bulletin bibliographique. — X. Chronique politique.

10 Avril. — I. De l'égalité représentative, par Anselme PÉTRIN. — II. Les aventures et improvisations de Kourougrou, recueillies par Al. CHOŁDZKO, en Perse, par GEORGE SAND. — III. De la littérature slave, par Adam MICKIEWICZ. — IV. Salon de 1845 (deuxième article). — V. Des comètes en général, et particulièrement de la nouvelle comète, par Leon LALANNE. — VI. Collège de France (premier article). Lettre de M. Michel Chevalier. — Remerciements. Cours de MM. Bartholin, Saint-Michel et Rappet. — VII. Revue musicale, par F. G. — VIII. Bulletin bibliographique. — IX. Chronique politique.

25 Avril. — I. Jean Ziska, épisode de la guerre des Hussites, par GEORGE SAND. — II. Fragments des prédications de Bonddia: extraits du Lotus blanc de la bonne loi, ouvrage inédit traduit du sanscrit, par Eug. BENOIST. — III. L'Espagne actuelle. De la situation dans les différents états des derniers élections, par O. — IV. Lucrèce, tragédie de M. Ponsard, par Albert AUBERT. — V. Le Salon de 1845 (troisième article), peinture (fin). — VI. Correspondance politique (première lettre), par Ta. FARAS. — VII. Revue scientifique. — VIII. Bulletin bibliographique. — IX. Chronique politique.

TOME VIII. — 10 Mai. — I. Jean Ziska, épisode de la guerre des Hussites (deuxième partie), par GEORGE SAND. — II. La comédie infernale, examinée par M. Adam MICKIEWICZ, dans ses leçons du Collège de France. — III. Le Salon de 1845 (quatrième et dernier article). Sculpture. — Gravure. — Dessin. — Aquarelles. — Architecture. — IV. Révolution d'Haiti, par V. SCHOEDLER. — V. Bérnia, poème, par Victor de LAPRADE. — VI. Revue théâtrale. — VII. Bulletin bibliographique. — VIII. Chronique politique.

25 Mai. — I. Jean Ziska, épisode de la guerre des Hussites (fin), par GEORGE SAND. — II. De la littérature des Russes, considérée dans ses rapports avec leur civilisation, par J. GARNIER. — III. Considérations sur l'origine du Bonddisme, par M. Eug. BENOIST. — IV. Collège de France. — Revue des cours. — MM. Edg. Quinet, — Ampère, par Ch. CASSOT. — Lettrone. — V. Notes et nouvelles. — Les jesuites et leurs livres. — VI. Revue musicale. — VII. Revue théâtrale. — Bulletin bibliographique. — Les Mystères de Paris, de M. E. Sue, par M. Eugène FABRE, etc. — IX. Chronique politique.

10 Juin. — I. De la colonisation de l'Algérie, par G. CAVAYENAC. — II. Études sur Dante. — François de Rimini, — Ugolin, par C. FACHEL. — III. Héliodia, poème, par Victor de LAPRADE. — IV. Correspondance politique. — De la quinquina. — Restauration du jury, par Th. FARAS. — V. Notes et nouvelles. — M. Revue scientifique. — VII. Bulletin bibliographique. — VIII. Chronique politique. — Discours de M. de Lamartine.

25 Juin. — I. La comtesse de Rudolstadt (1^{re} partie), par GEORGE SAND. — II. Les principautés danubiennes. — Romanie ou Moldo-Valachie, par REGNAULT. — III. Les auteurs dramatiques pendant la première représentation de leurs pièces, par Eugène ABAÏO. — IV. Notes sur l'établissement d'une Caisse de retraite pour les classes laborieuses, par Ad. BLAISE (des Vosges). — V. Quelques mots sur les fortifications de Paris, par François-PIERRE VÉRYET. — VI. Pénurie, par E. D. — Fables, par Louis LAGRANGE. — VII. Bulletin bibliographique. — VIII. Chronique politique.

TOME IX. — 10 Juillet. — I. La comtesse de Rudolstadt (2^e partie), par GEORGE SAND. — II. Bongheleen-Bawins. — Coalitions et sociétés secrètes des paysans d'Irlande, par G. CAVAYENAC. — III. Coup d'œil sur la Méditerranée. — Considérations sur l'avenir maritime de la France, par Ch. LEWANNI. — IV. Bulletin scientifique. — V. Bulletin bibliographique. — La Kabylie ou la Philosophie religieuse des Hébreux de M. A. Franck, par Ch. REMOUVEUX; 2^e Goethe et Bérnia. — Correspondance de Goethe et de madame d'Armin, traduction de M. Seb. Albin, par E. FABRE, etc. — VI. Chronique politique.

25 Juillet. — I. La comtesse de Rudolstadt (3^e partie), par GEORGE SAND. — II. Quelques mots sur le retour aux idées religieuses en France, par Ch. REMOUVEUX. — III. Établissement féodal de la principauté française de Morée, par B. BOS. — IV. Yeux-hors latin sermois rebrique selecta. Egger Ed., par G. FAURE. — V. Académie française, pièce de poésie par Albert AUBERT. — VI. Revue théâtrale. — VII. Bulletin bibliographique: 1^o De la puissance américaine du major Pousin, par Hippolyte PÉRY; 2^o Rimes héroïques, de M. Auguste BARBIER, etc., etc. — VIII. Chronique politique.

10 Août. — I. La comtesse de Rudolstadt (4^e partie), par GEORGE SAND. — II. Des publications populaires, par Albin de LAROSIÈRE. — III. Étude critique sur les historiens allemands contemporains: Leopold RANKE, par Pascal DUPRAT. — IV. Les animaux malades de la peste, conte arabe, par G. C. — V. Poesie, par Victor de LAPRADE. — Fables, par Pierre LAGRANGE. — VI. Revue scientifique. — VII. Bulletin bibliographique: 1^o De l'arte spirituelle, de M. Ami Bignon-Saint-Bonnet, par Ch. Lescazes; 2^o du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie en France, de M. F. Bouvet, par R. N.; 3^o Notices et Mémoires historiques, de M. Mignet, par Jean YANOSKI, etc., etc. — VIII. Chronique politique.

25 Août. — I. La comtesse de Rudolstadt (5^e partie), par GEORGE SAND. — II. Bongheleen-Bawins. — Sociétés et coalitions secrètes des paysans d'Irlande (2^e article), par G. CAVAYENAC. — III. Les Esclaves de la France et les Nègres libres de l'Amérique, par Frédéric LEROUX. — IV. Souvenirs d'un voyage dans la Russie méridionale, par A. HORNBAUM de HELL. — V. Bulletin bibliographique. — VI. Chronique politique.

10 Septembre. — I. La comtesse de Rudolstadt (6^e partie), par GEORGE SAND. — II. Des principes généraux qui doivent présider au choix des traces de chemins de fer, par M. Ed. FERRISSIÈRE. — III. Fragments sur la diplomatie française depuis 1850, par Louis BLANC. — IV. Un arrêt, écrit dans les monts Krapiak, par Louis VILBERT. — V. Revue scientifique. — VI. Bulletin bibliographique. — VII. Chronique politique.

On s'abonne en Paris, aux bureaux de la Revue, rue des Sautes-Pères, 41.

PARIS DE L'ABONNEMENT:

Pour Paris. Un an, 50 fr.; six mois, 26 fr.; trois mois, 14 fr. — Pour les départements. Un an, 56 fr.; six mois, 29 fr.; trois mois, 15 fr. 50 c. — Pour l'étranger. Un an, 62 fr.; six mois, 32 fr.; trois mois, 17 fr.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NISARD, maître de conférences à l'École Normale. 25 vol. in-8 jesus, de 45 à 55 feuilles. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprend les auteurs suivants, ainsi résumés dans une classification définitive:

POÈTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique. 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus. 4 vol. — Ovide. 1 vol. — Horace, Juvenal, Persé, Sulpicia, Théocrite, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Manilius, Publius Syrus. 4 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rutilius, Numanianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius. 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien. 1 vol.

PROSAIQUES.

Cicéron. 5 vol. — Tacite. 1 vol. — Tite-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 1 vol. — Cornélius Népos, Quintus-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens. 1 vol. — Quintilien, Plin le Jeune. 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle. 1 vol. — Caton, Varro, Vitruve, Celse. 1 vol. — Plin l'ancien. 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope. 4 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès. 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paternus, Florin. 1 vol. — Choix de Prosauteurs et de Poètes de la latinité chrétienne. 1 vol.

VIINGT-CINQ VOLUMES contenant la matière de DEUX CENTS VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE:

SALLUSTE, J. CÉSAR, VALÉRIUS PATERCIUS ET FLORUS. 1 volume. 12 fr. 50
LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 1 vol. 12 fr. 50
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE. 1 vol. 15 fr. 50
OVIDE. 1 vol. 15 fr. 50
TITE-LIVE. 2 vol. 50 fr. 50
HORACE, etc., etc. 1 vol. 15 fr. 50
TACITE. 1 vol. 12 fr. 50
CICÉRON. 5 vol. 60 fr. 50
CORNELIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALEIRE MAXIME, etc. 1 vol. 15 fr. 50
STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIENSIS, etc. 1 vol. 15 fr. 50
PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 1 vol. 15 fr. 50
QUINTILIEN, PLIN LE JEUNE. 1 vol. 15 fr. 50
LUCRÈCE, VIRGILE, VALÉRIUS FLACCUS. 1 vol. 15 fr. 50

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 francs, selon le nombre des feuilles.

Pour les personnes qui souscrivent d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 francs, ou 12 francs le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix de 500 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 francs, soit en argent, soit en billets payables en 1845 et 1844, sans convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Octobre doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, ou en envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, No 55.

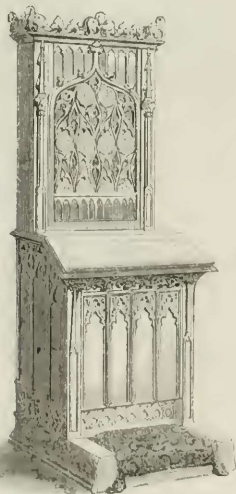
Aménagements en cuir.

Pendant de longues années les meubles en bois sculpté sont restés ensevelis dans la chaudière enfumée du paysan ou dans les coins obscurs de quelques châteaux inhabités. Des amateurs éclairés ont formé des collections en réunissant à petit bruit les débris épars du luxe des siècles passés. L'attention publique fut attirée par ces petits musées, et quelques années suffirent pour dépeupler les départements de toutes ces richesses de



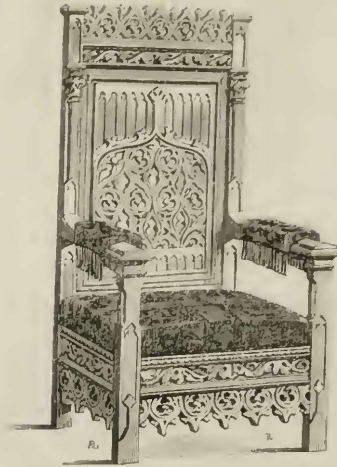
(Cuir repoussé. — Toilette.)

Moyen-Age, ouvrage des moines, pour la plupart. Mais, à de rares exceptions près, les usages grossiers, aussi bien que le temps, avaient tellement défiguré ces meubles, que l'on renoua bientôt à en orner les appartements. Des sculpteurs sur bois voulurent donner des meubles neufs : le prix était trop élevé, ou l'imitation trop imparfaite.



(Prie-Dieu gothique.)

Voici qu'une heureuse invention permet à tout le monde de posséder le prie-Dieu d'Agnès Sirel, le fauteuil de Louis XI, le reliquaire de saint Louis, etc., de même que nous avons aujourd'hui les chefs-d'œuvre des Grecs pour ornements de nos habitations. — Des meubles en cuir estampé, et plus solides que ceux en bois, ont résolu ce problème. La reproduction est aussi fidèle que possible, les fibres du bois sont même indiquées, et la couleur peut être donnée au degré que l'on veut, sans pour cela altérer la forme. Nous figurons ici quelques-unes de ces produc-



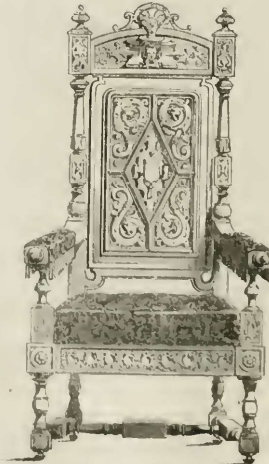
(Fauteuil gothique.)

tions remarquables dont nous devons les dessins aux soins éclairés de M. Félix Martin, architecte et directeur de la manufacture des



(Pupitre renaissance.)

cuirs et carton-toile en relief. — Nous avons vu à l'exposition, rue Basse-du-Rempart, des meubles de toutes formes et de



(Fauteuil renaissance.)

toutes époques, dont l'extrême délicatesse ne le cède en rien aux originaux eux-mêmes. — C'est une bonne fortune pour les amateurs de bois sculpté, dont les meubles sont désormais à l'abri des inutilités. Ces cuirs estampés sont remplis d'un mastic de bois qui les rend plus solides que le marbre ; cette nouvelle branche d'industrie paraît appelée à un succès durable. Quel propriétaire d'un vieux manoir ne voudra pas en faire décorer au moins une salle dans le style de ses anciens maîtres, quand il pourra, en quelques jours, transformer son salon, sa chambre à coucher et sa salle à manger en salon de Louis XI, en chambre à coucher de François I^{er} et en salle à manger de Louis XIV ?

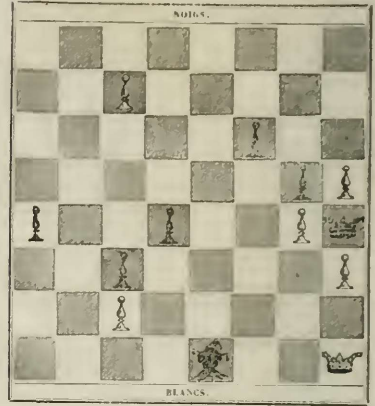
Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 5, CONTENU DANS LA VINGT-QUATRIÈME LIVRAISON.

- | | | | |
|--|---|--------|--|
| BLANCS. | | NOIRS. | |
| 1. Le F à sa septième case : échec. | 1. Le H à la cinquième case du C de la D. | | |
| 2. Le D à sa deuxième case : échec. | 2. Le T prend le D. | | |
| 3. Le I à la troisième case du C de la D : échec et mat. | | | |

N° 6.

LES BLANCS FONT MAT EN QUATRE COUPS.



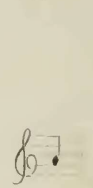
(La solution à une prochaine livraison.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

La reine d'Angleterre est venue manger au château d'Eu, le 2 septembre 1845 (1008 sans 15).

AVIS.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinai dwore, 22.

JACQUES DUROCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^e, rue Damiette, 2